



**10 nouvelles
sportives
pour les 10 ans
du festival**

Partir en Livre

**Clémentine Beauvais
Kamel Benaouda
Claire Castillon
Christelle Dabos
Malika Ferdjoukh
Philippe Lechermeier
David Moitet
Susie Morgenstern
Cécile Roumigière
Jean-Christophe Tixier**

**Partir
en
Livre**

**10 nouvelles
sportives
pour les 10 ans
du festival**

Partir en Livres

Sommaire

Avant-propos		7
Notre équipe d'auteurs		9
Les nouvelles		21
Clémentine Beauvais	<i>Voix off</i>	23
David Moitet	<i>Un monde sans sport</i>	37
Malika Ferdjoukh	<i>Roues libres</i>	53
Cécile Roumiguière	<i>Perfect dream</i>	73
Christelle Dabos	<i>Pas assez</i>	85
Philippe Lechermeier	<i>Vas-y, sauterelle !</i>	99
Susie Morgenstern	<i>La Sportive imaginaire</i>	113
Kamel Benaouda	<i>La Ligne</i>	125
Claire Castillon	<i>L'animal n'est pas un objet</i>	143
Jean-Christophe Tixier	<i>Gino</i>	155
Et pour aller plus loin		167

Avant-propos

Partir en Livre fête ses dix ans cette année ! Le festival national du livre pour la jeunesse a bien grandi et rassemble aujourd'hui plus de 250 000 enfants, adolescents et parents chaque été autour du plaisir de lire. Ateliers, jeux, spectacles et rencontres avec les auteurs donnent vie au livre et à la lecture dans les bibliothèques, les librairies, dans les colonies et centres aérés, à la plage ou au pied des immeubles. Il reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour remettre le livre au cœur de la vie des plus jeunes, car la concurrence avec les écrans est forte, mais le succès croissant de Partir en Livre, et les actions menées par le Centre national du livre, tout au long de l'année, pour que chaque enfant ait l'occasion, de rencontrer un auteur ou une autrice, sont porteurs d'un grand espoir.

Pour ses dix ans, Partir en Livre a confié à dix auteurs emblématiques de la littérature jeunesse en France, l'écriture de dix textes rassemblés dans ce recueil autour du thème du sport, à l'occasion des Jeux Olympiques et Paralympiques 2024. Les nouvelles écrites par Clémentine Beauvais, Kamel Benaouda,

Claire Castillon, Christelle Dabos, Malika Ferdjoukh, Philippe Lechermeier, David Moitet, Susie Morgenstern, Cécile Roumiguère et Jean-Christophe Tixier incarnent toute la créativité et la diversité de cette littérature qui se renouvelle sans cesse, pour parler à la jeunesse. Le sport est ainsi décliné en de multiples genres et thèmes, du récit humoristique à la dystopie, et nul doute que chacun y trouvera son bonheur.

Ce recueil, grâce au concours de l'Olympiade Culturelle de Paris 2024, sera distribué gratuitement et largement en format papier pendant tout le festival, et en ligne sur le site de Partir en Livre, pour que les histoires vivent aussi à travers des lectures à voix haute, des concours, des enregistrements de podcasts... Car la littérature, comme le sport, est aussi une performance !

« Lisez, bougez ! » sera donc le mot d'ordre de cette dixième édition de Partir en Livre qui mettra les « sports et les jeux » à l'honneur pendant plus d'un mois. Bonne lecture athlétique !

Régine Hatchondo
Présidente du Centre national du livre

Notre équipe d'auteurs



Clémentine Beauvais

Autrice, traductrice et enseignante-chercheuse, Clémentine Beauvais met son sens de l'humour et sa poésie au service de la littérature jeunesse, pour laquelle elle s'engage avec conviction. Elle a remporté de grands prix nationaux (Prix des Incorruptibles, Sorcières, Jeune Écrivain) et est traduite dans plus d'une douzaine de langues. Elle a publié *Songe à la douceur*, *Brexit Romance*, *Âge tendre*, *Les Facétieuses* chez Sarbacane, et *Les Petites Reines* chez Gallimard.

@clementinebleue



Kamel Benaouda

Lauréat du Concours du premier roman jeunesse pour *Norman n'a pas de super-pouvoir* en 2018, Kamel Benaouda explore le fantastique et la dystopie dans ses romans et nouvelles pour la jeunesse. Aujourd'hui, il partage son temps entre l'enseignement du français au lycée, l'écriture de fictions pour adolescents et les rencontres en classe. Son dernier ouvrage *LX18* paru chez Gallimard a remporté de nombreux prix de la part du public.

@kamel.benaouda



Claire Castillon

Ayant à cœur, malgré elle, les sujets de société, Claire Castillon écrit pour les adultes et les plus jeunes. Elle décortique le monde, touche ses lecteurs avec sa plume percutante, en abordant des thèmes difficiles comme le harcèlement, la famille, l'amour. En 2013, elle fait paraître son premier roman jeunesse *Tous les matins depuis hier*, suivi notamment par *L'Âge du fond des verres*, *River*, ou encore *Les Longueurs*, pour lequel elle reçoit le prix Vendredi en 2022.



Christelle Dabos

Christelle Dabos est l'autrice de la saga à succès *La Passe-Miroir*. Après avoir commencé l'écriture sur des forums, elle remporte le concours du premier roman de Gallimard jeunesse et le Grand Prix de l'Imaginaire. Son imagination débordante ainsi que son univers empreint de fantasy et de Belle Époque ont conquis un très large lectorat dans le monde. Marraine de *Partir en Livre* en 2022, elle a récemment fait paraître *Ici et seulement ici*.

Et sur Twitch ! www.christelledabos.com



Malika Ferdjoukh

Malika Ferdjoukh est une romancière et scénariste pour la BD, le cinéma, la télévision. Elle a marqué le paysage de la littérature jeunesse par sa plume humoristique, ses personnages hauts en couleur, et ses ambiances policières. Lauréate de nombreux prix, dont le prix Sorcières, elle est largement traduite à l'étranger. Elle est notamment l'auteur de *Sombres Citrouilles*, *Broadway Limited*, *Griffes*, parus à l'école des loisirs ainsi que de la série *Quatre sœurs*.



Philippe Lechermeier

Philippe Lechermeier est auteur de romans, nouvelles, ou encore de contes aux univers variés. Sa plume poétique et pleine d'inventivité collabore avec de nombreux illustrateurs et certains de ses albums comme *Princesses oubliées ou inconnues*, *Graines de Cabanes* ou *Lettres à Plumes et à Poils* ont conquis un large public et sont étudiés dans de nombreuses écoles. Traduit dans plus de vingt-cinq pays, il a remporté de multiples prix, dont récemment, la Pépète fiction juniors pour sa saga romanesque et fantastique *Maldoror*, publiée chez Flammarion Jeunesse.

@philippe.lechermeier



David Moitet

Science-fiction, fantasy, policier... David Moitet explore différents univers (et galaxies), toujours avec une dose de mystères et de rebondissements. À la fois romancier et professeur d'éducation physique et sportive, David Moitet aborde, avec son lectorat adolescent, des sujets de société, ce qui lui a valu de nombreux prix du public. *Mondes de l'Alliance*, *Les Secrets de Tharanis*, *Les Mots fantômes* sont publiés chez Didier Jeunesse.

@davidmoitet



Susie Morgenstern

Américaine de naissance et française de plume, Susie Morgenstern est un grand nom du livre jeunesse depuis les années quatre-vingt. Elle a marqué des générations de lecteurs avec son écriture pétillante et fantaisiste dans *Lettres d'amour de 0 à 10*, *Learn French*, *Joker*, *La Sixième*, *Mes 18 exils*... Susie Morgenstern a publié plus de cent-cinquante livres, traduits dans une trentaine de langues et a remporté de nombreux prix nationaux et internationaux.

www.susiemorgenstern.com



Cécile Roumiguère

Mythes et traditions, passage de l'adolescence à l'âge adulte, destins d'héroïnes... À l'écoute du monde, Cécile Roumiguère partage ses histoires dans ses romans, voit ses mots illustrés dans des albums jeunesse, réalise des spectacles et lectures performances... Sa bibliographie comprend entre autres : *Filles de la Walilü* à l'école des loisirs, *Nuit trouble* chez Nathan, *Nasha* et *l'Encyclopédie du merveilleux* chez Albin Michel...

www.cecileroumiguere.com



Jean-Christophe Tixier

Auteur d'une trentaine de romans, bandes dessinées et fictions radiophoniques jeunesse et adultes, Jean-Christophe Tixier s'empare des sujets de société comme la différence, l'exclusion de l'autre pour encourager ses lecteurs à s'interroger sur notre monde. Il déploie son imaginaire sous diverses formes allant de l'anticipation aux thrillers, en passant par les romans fantastiques ou le social. Il a publié les séries *Guilty*, *Bienvenue au 50*, *Les Initiés* chez Rageot, et *Dix minutes à perdre* chez Syros.

www.jeanchristophe-tixier.fr

Les nouvelles



Clémentine Beauvais

VOIX
OFF

– Passe, passe, petit pont, passe et passe et oh!
quelle occasion manquée! La pression est si palpable
que même la pelouse palpite...

– Vic ?

– Et voilà que l'entraîneur rappelle Meyer. Coach,
oui, coach !

– M'appelle pas coach, on n'est pas dans un film
américain.

– OK, coach ! Ah non, pas coach, du coup.

– Victoire, écoute, je... je sais pas comment te le
dire. J'ai pas les mots, je... Bon, je vais pas tourner
autour du pot. Il faut que t'arrêtes, c'est tout.

– Que j'arrête de dribbler ?

– Que t'arrêtes le foot, point final.

– Mais regardez ! *Et Victoire Meyer se saisit d'une balle perdue ! Tout Framboison-sur-Orne est derrière elle ! Elle va trouver les nuages... Si je dribble avec l'autre jambe...*

– C'est pareil avec l'autre jambe. Ah non, c'est pire.

– *Hélas, malgré un bien joli coup d'orteils, la balle échappe à Meyer !* Non, mais je vais m'entraîner, coach, promis. Faut jamais abandonner !

– Si, parfois. Oh, Vic, j'aurais jamais cru dire ça un jour à quiconque, mais je t'en supplie, abandonne.

– On peut tout réussir si on croit en ses rêves !

– Non.

– Je vais tout donner, je vais commencer à m'entraîner tous les jours à 6 heures du mat'. *Ne serait-ce pas Meyer qui s'échauffe aux aurores sous le grésillement du tout premier réverbère ?* Je vais...

– Même si t'avais commencé à t'entraîner au Moyen Âge, tu serais infoutue de tirer droit une fois sur cent. Victoire, écoute-moi. Le sport, c'est pas pour toi.

– Et vous êtes qui pour me dire ça ?

– Un entraîneur sportif.

– Oh, tout de suite les grands mots...

M. Grandpas s'éloigne de moi. Devant lui, sur le terrain, les copines continuent à jouer.

– *Eh bien, on dirait que Guy Grandpas, l'entraîneur des Framboises de Framboison-sur-Orne, a terminé de*

rebooster Victoire Meyer. Elle sautille sur place, prête à se jeter de nouveau dans l'aventure...

– C'est fini, Victoire.

– Je rentre pas tout de suite sur le terrain, coach ?

– Tu rentres plus jamais sur le terrain. Et je t'en supplie, arrête avec ton commentaire...

– Mais ça fait une joueuse en moins, si j'y retourne pas ! *Le retrait de Meyer est un coup dur pour l'équipe qui perd l'une de ses meilleures...*

– Est-ce que tu peux aller commenter dans les vestiaires, s'il te plaît ?

– *Cette grande dame de Dahman filoute Fargetton en virant vers Vesco !... Passe à Murail... et reprise de volée par la solaire Solé ! Trébor la gardienne tremblote dans ses bottes...*

– Je n'en peux plus, Victoire ! JE N'EN PEUX PLUS ! je n'en peux plus de toi, de tes cinq pieds gauches qui regardent dans des directions opposées, de tes balles qui se barrent partout où il faut pas, j'en peux plus de ton enthousiasme limite culpabilisant, de ta gentillesse limite gênante, de tes illusions qu'un jour tu seras une grande championne ! Et surtout, surtout, j'en peux plus de ta pu...

– ... gnacité ?

– De ta purée de voix off sur les moindres faits et gestes du football club, de ta purée de voix off sur les moindres faits et gestes de tout Framboison-sur-Orne !

– *On dirait bien que Grandpas fait les gros yeux...*

– Meyer ! ADIEU !

Le sport, c'est toute ma vie, alors évidemment la nouvelle est perturbante. *C'est une déconvenue pour Victoire Meyer, il faut bien l'avouer! Elle quitte le stade le moral dans les talons. Le moral dans les talons, oui – mais les talons dans des chaussures à crampons! On lit sur son visage qu'elle en veut, Meyer, elle y croit. Elle va lui montrer, à M. Grandpas. Elle va se trouver un sport où elle peut devenir championne. Car bien entendu, l'avis de M. Grandpas n'est pas l'avis de tout le monde. Ce n'est qu'un coach parmi des millions! Même s'il n'y en a pas des millions à Framboison-sur-Orne. Mais rien n'est impossible quand on croit en ses rêves... les filles qui en veulent, elles trouveront toujours quelqu'un pour leur dire OUI!*

– Non. (Club de gym.)

– Non. (Club d'athlé.)

– ABSOLUMENT NON. (Club de boxe.)

– Non. (Club de yoga.)

– Ha, ha, ha! (Club de roller-derby.)

– Non. (Club de chat-bougie des enfants des voisins que je babysitte.)

– Bon, d'accord, juste une partie avant de dîner. (Papa, pour un petit ping-pong.)

Le problème du ping-pong, c'est que les raquettes sont minuses, alors la balle les rate souvent.

– *Victoire Meyer essuie encore un revers en ayant tenté d'en faire un... On en est à combien, Papa?*

– J'ai arrêté de compter, bichette. 54-0 pour moi, par là...

– *Le score est à l'avantage de David Meyer. Mais tout n'est pas perdu pour Victoire Meyer au service, qui... eh non, hélas! la balle a ripé, elle va se nicher sous la voiture... Papa, tu trouves que je parle tout le temps?*

– Oui, ma puce, il serait difficile de prétendre le contraire.

– Je pense que c'est pour ça que le coach m'a virée de l'équipe de foot.

– C'est possible, mais ce n'est pas – hmpfff! – la seule explication.

– *Magnifique rampe de David Meyer sous la voiture pour aller récupérer la balle. Il se remet en place, il est au service... elle est bonne! Aïe, aïe, aïe, quel dommage, elle file à un cheveu de la raquette de Victoire Meyer. Le coach, il a dit qu'il en avait marre que je fasse la voix off de tout Framboison-sur-Orne.*

– Je comprends que ça puisse lasser, mais moi j'ai toujours trouvé ça mignon. Et puis j'ai l'habitude, tu faisais déjà ça à deux ans et demi. Bon, on arrête?

– *Abandon de David Meyer après seulement douze minutes de jeu. Écrasé par la fatigue, il se saisit d'une bouteille de jus d'orange dans la réserve, et quitte le garage, nul doute pour aller reprendre des forces après ce clash des titans. Victoire Meyer aussi se saisit d'une bouteille, le capuchon lui résiste...! Tu sais, Papa, demain matin, au collège, il y a des gens du Comité olympique qui vont venir sélectionner un élève de 5^e*

sur ses talents sportifs pour l'emmener à Paris voir l'une des épreuves. T'imagines si c'est moi ? *Et dans la tribune présidentielle, Victoire Meyer, star montante du volley-ball! Tout Framboison-sur-Orne est derrière elle... Oups, du jus d'orange s'est frayé un chemin jusqu'à par terre.*

Papa est déjà installé sur le canapé, devant la télé où presque toutes les pages de pub sont sur le thème des J.O. J'adore, c'est comme si la télé était branchée sur mon cerveau à moi, vu que je ne pense qu'à ça. Fruitinax, le smoothie des gens relax, disparaît dans le gosier de Clara Cosimo, la cycliste italienne paralympique que j'ai en poster dans ma chambre. Toute l'équipe masculine de relais 4 fois 100 mètres se passe une baguette de pain Croûtastique. Et avec la carte bleue Freeda, même le plongeur panaméen Freddy Lopez trouve le temps de faire un break dans une piscine à bulles !

– *Et les infos commencent derrière les pieds de David Meyer croisés sur la table basse. Il a déjà bu la moitié du jus, on ne l'arrête plus...*

C'est alors qu'on entend toussoter. *Ahem, ahem.* Pas dans la télé, puisqu'elle est en silencieux, mais dans le salon.

– Pardon, dit la même voix que celle qui a toussoté. C'est bien ici, l'auberge Chez Suzette ?

– *La surprise est de taille chez les Meyer. Une inconnue vient d'ouvrir la porte! Elle se tient sur le paillason, portant parapluie, petit manteau et sac en*

peau de veau. Ça vient pas de Framboison-sur-Orne, ça! Une Parisienne, ou je ne m'y trompe pas. On se demande bien ce qu'elle vient faire ici...

– Bonsoir, madame, dit Papa. Non, Chez Suzette, c'est les voisins – je suis désolé, ça arrive souvent, c'est mal numéroté, dans cette allée...

– *Rude déception pour notre voyageuse! Elle qui croyait que son périple prenait fin, elle n'est pas au bout de ses peines...*

– Ma fille exagère, c'est juste à côté. La porte rouge.

– Merci, murmure la Parisienne. Au revoir, alors.

– Au revoir, madame ! *Et la voilà qui repart, l'esprit tout ennuagé par ce numérotage bien peu avantageux...*

– Victoire, va mettre la table.

– Chef, oui, chef !

Vivre seule avec son père exige un minimum de règles. C'est lui qui fait à manger, sous prétexte que je casse trop de trucs, mais j'ai le droit de mettre la table, même si on a opté pour des assiettes en mélamine. Il paraît que ma maladresse est légendaire. Le terme « légendaire », ça me parle, c'est ce que l'on dit aussi de Clara Cosimo, une « athlète légendaire ». J'aime bien penser aux athlètes légendaires en mettant la table, ça me motive.

– *Catastrophe! Perte de contrôle du sel et du poivre par Victoire Meyer. Ils percutent le sol juste avant d'atteindre la table. Quel dommage! Si près du but.*

Papa est déjà agenouillé, pelle et balayette à la main, rodé à l'exercice.

– Une épreuve de curling pas comme les autres avec David Meyer, qui...

– Ahem, ahem.

Le toussotement de la Parisienne, encore une fois. Sa silhouette en sablier est dans l'encadrement de la porte.

– Vous n'avez pas trouvé ? demande Papa.

– Si, si. Mais c'est un peu sinistre, là-bas, et ils ne me proposent même pas de dîner. Vous permettez que je me joigne à vous ? J'ai acheté deux, trois bricoles à cuisiner.

– Pas banal, comme situation, pas banal du tout. L'inconnue de Chez Suzette demande aux Meyer l'hospitalité. Vidage très maîtrisé de sa poche en plastoc... Et c'est une ratatouille industrielle et une bûche de chèvre ! Un buffet de gala pour une soirée en or.

– Installez-vous, dit Papa.

– David Meyer est ravi. Il est dans son élément, avec ce genre de situations, qui lui donnent une excuse pour déboucher une bouteille...

– Juste un petit Côtes-du-Rhône de rien du tout, propose Papa.

– Merci, répond l'inconnue.

– Le débouchage produit un plop satisfaisant. On sent le geste étudié ; des années d'entraînement se lisent dans le mouvement leste qui déverse le vin en rivière violacée...

– Elle fait souvent ça ? demande l'inconnue.

– Tout le temps, confirme mon père. Vous êtes ?

– Farida Donnevoix, représentante du Comité olympique. Je dois visiter demain le collège Cervantès pour sélectionner...

– Oh, mais c'est elle dont je t'ai parlé, Papa ! Celle qui vient chercher le meilleur sportif ! Eeeeextraordinaire coïncidence chez les Meyer ! Comme toutes les pubs à la télé, l'étrangère venue dîner est elle aussi sur le thème des J.O. ! S'il vous plaît, madame, choisissez-moi. J'adore les J.O. Je vis, je respire J.O. ! J'aime le sport passionnément, c'est toute ma vie. Victoire Meyer implore, les mains jointes, tandis que madame la Comité olympique lève un sourcil dubitatif.

– Pas dubitatif du tout, rit la dame. Intrigué, plutôt. Tu fais quoi, comme sport ?

– Tous les sports ! Et je les regarde tous à la télé ! Et je les écoute à la radio.

– Tous ?

– Tous !

– On a dû s'abonner à toutes les chaînes, bâille Papa.

– Chut ! Les Meyer s'apprêtent à manger leur ratatouille en regardant l'épreuve de GRS. La Tchèque Luzna, rutilante de sequins, brandit un ruban bleu outremer. Coup de fourchette discret de David Meyer, qui s'arrange pour piquer une courgette sans faire crisser l'assiette.

– Vous ne mettez pas le commentaire de la télé, j'imagine ? demande Mme Donnevoix.

– Pitié, non, gémit Papa. Un seul, ça suffit.

– Et Luzna se lance ! Le ruban décrit dans les cieux les S de six cents serpents bleus...

Mme Donnevoix est partie après la GRS et trois verres de vin. Mais je la retrouve dès le lendemain matin dans le gymnase pour le cours d'EPS de Mme Colette.

– *Farida Donnevoix semble reposée ce matin, prête à passer à l'attaque, dans son maillot de Comité olympique : tailleur et baskets...*

– J'ai passé une merveilleuse soirée hier, me dit-elle. C'est ta prof de sport, là ?

– D'éducation physique et sportive !

– Lise Colette, enchantée, dit la prof d'EPS en serrant la main de Mme Donnevoix. Je vois que vous avez déjà rencontré notre Victoire !

– J'ai sa voix dans la tête depuis hier soir.

– Et nous, depuis quasiment dix ans. Framboison-sur-Orge sonnerait bien vide sans elle. Venez donc, dit Mme Colette en entraînant la Parisienne vers un coin du gymnase, je vous ai fait une petite sélection des excellents éléments du collège... Morgenstern, notre meilleure nageuse. Vidal, notre champion de cross. Multon, star des barres parallèles. Balpe...

– Et Victoire ? demande Mme Donnevoix en se retournant vers moi.

– Victoire ?

– *Mme Colette et Mme Donnevoix, interrompues en pleine action, semblent hésiter. Un changement de stratégie leur serait-il brusquement venu à l'idée ?*

– Victoire, sourit Mme Colette, hmm, comment dire ? Le sport, c'est sa passion. Et nous, eh bien... On est tous derrière elle.

– Je vois, fait Mme Donnevoix.

– *Et nos deux équipières s'éloignent vers le fond du gymnase, où...*

Au bout d'un moment, elles ne m'écoutent plus, elles sont trop loin. Elles passent en revue les excellents éléments du collège.

Mme Donnevoix finit par choisir Vidal, qui est vraiment un excellent élément, et un exemple de beau jeu, toujours prêt à partager son expérience avec générosité, et accueillant ses succès avec beaucoup de modestie. Elle lui donne rendez-vous la semaine prochaine au Stade de France pour regarder la finale du 100 mètres.

Du coup, moi, je la verrai à la télé avec Papa. Bon, c'est comme ça, c'est le jeu.

– Au revoir, Victoire, dit Mme Donnevoix en partant.

Je veux dire au revoir, mais c'est bizarre, ça ne sort pas.

– T'as perdu ta langue ? Ça ne te ressemble pas.

Alors je hausse les épaules, et tout à coup, c'est nul, j'ai des larmes.

– Oh, Victoire, murmure Mme Donnevoix.

Et puis elle part, après avoir remué la tête dans pas mal de directions.

– *Magnifique récupération du courrier dans la boîte aux lettres par David Meyer ! Son tour de clé légendaire et super-entraîné a fait effet, délivrant dans ses solides*

avant-bras une pile de courrier que peu d'athlètes de sa catégorie seraient capables de manœuvrer...

– Tu as une lettre, ma chérie.

– La stupéfaction est totale chez les Meyer. Qui pourrait bien vouloir écrire à Victoire Meyer ? On espère que le Comité olympique n'a pas eu vent de sa consommation excessive de Fruitinax... Très beau déchirement de l'enveloppe du bout du petit doigt. Le dépliage de la lettre est expert...

– Alors ? demande Papa.

Ensuite, il répète :

– Alors ?

Puis il s'inquiète :

– Ça va, Vic ? On t'entend plus.

« Chère Victoire,

J'ai parlé de toi au Comité. Nous sommes tombés d'accord que l'amour du sport ne se réduit pas à la pratique physique. Tes jambes et tes bras ne sont peut-être pas très coordonnés, mais ton cerveau et ta langue forment une sacrée équipe. Que dirais-tu de venir avec ton camarade de classe voir la finale du 100 mètres à Paris, ce samedi ? Nous te ferons entrer dans le studio des commentateurs sportifs. J'ai le pressentiment que tu t'y sentiras chez toi.

La voiture du Comité olympique t'attendra avec ton camarade à 7 h 30 samedi matin devant ton collège.

Bien amicalement,

Farida Donnevoix »

– La stupéfaction est totale chez les Meyer, répète ma voix très très bas. Mais le commentaire sportif, c'est pas du sport...

– C'est pas du sport ? C'est quoi, alors ? Bien sûr que c'est du sport. C'est du sport transformé en son. C'est du sport transformé en mots. C'est du sport transformé en âme, ma chérie !

– La déconfiture est cuisante pour Victoire Meyer qui...

– ... ne se rend pas compte de la chance qu'elle a...

– ... d'être jugée par le Comité olympique tellement nulle en sport qu'elle n'est bonne qu'à raconter...

– ... toute l'aventure du sport, toute l'émotion du sport...

– ... à des gros nuls comme elle vautrés devant leur télé en train de boire du Fruitinax...

– ... et qui se diront, dans dix ans, dès qu'ils entendront la voix de Victoire Meyer : « Ça y est ! ça commence ! » avec le cœur qui bat...

Le sourire de Papa est tellement grand que j'ai peur que son visage se coupe en deux.

– Allez, vas-y, ma grande. Tout Framboison-sur-Orne est derrière toi !



David Moitet

UN MONDE SANS SPORT

Naïs jette un dernier regard dans le miroir. Une mèche rebelle lui donne du fil à retordre. Derrière la porte de la salle de bains, elle entend son petit frère piaffer d'impatience.

– Naïs, grouille-toi, je vais être en retard à l'école.

– Une minute !

– Ça fait un quart d'heure que t'es là-dedans ! Et puis avec ta tête, c'est pas une minute qui va changer quoi que ce soit. Papa, PAPA, Naïs monopolise la salle de bains !

À contrecœur, Naïs ouvre la porte et lui cède la place. La satisfaction se lit sur le visage du délateur. Il la défie tel un général qui vient de remporter une bataille. Elle préfère l'ignorer et se dirige vers la cuisine.

Son père sirote un café vitaminé en lisant un vieux livre, comme chaque matin. De petites lunettes sur le bout du nez, les cheveux grisonnants en bataille, il est vêtu de sa chemise blanche et de son éternel veston en velours. Il est prêt pour une nouvelle journée de travail dans sa boutique d'antiquités. En fond sonore, les infos du jour. Les tensions avec la Chine et les États-Unis sont de plus en plus fortes, une nouvelle canicule est annoncée pour les deux mois à venir avec des pics à 45 °C, les vols de climatiseurs se multiplient, rien de nouveau sous le soleil parisien...

– Un problème avec ton frère ? demande-t-il sans lever les yeux du texte qui accapare son attention. Je l'ai entendu vociférer.

– Problème résolu, répond Naïs sans donner plus d'explications.

– Tant mieux, tant mieux, je n'aime pas quand vous vous disputez.

– À ce soir, P'pa, dit-elle en embrassant son père.

– Bonne journée au collège, ma chérie.

Elle s'éclipse, soulagée de ne pas avoir à expliquer la cause de la querelle qui l'a opposée à son frère. Si elle passe autant de temps dans la salle de bains, c'est qu'elle se doit d'être parfaite. Elle est la seule élève de la classe à ne pas avoir d'assistant personnel, formidable appareil qui permet entre autres de générer un hologramme recouvrant tout le corps, donnant ainsi à voir au monde l'image que l'on souhaite. Quand on est recouvert d'un avatar que l'on

peut modifier à sa guise d'un clic de souris, pas besoin de masquer un point noir ou de se battre avec une mèche récalcitrante ! Elle a beau avoir abordé mille fois le sujet avec son père, il s'est toujours montré inflexible. Elle entend encore ses mots résonner dans la pièce. « Hors de question que je laisse ces fichus apprentis sorciers greffer une intelligence artificielle dans le corps de mes enfants ! » avait-il pesté.

Contrôle des paramètres vitaux, suggestion du meilleur moment pour s'alimenter, dans le but de ne pas diminuer le rendement intellectuel, injection de médicaments aux personnes souffrant de pathologies, prise de notes automatique pendant les cours, ou encore aide non négligeable pour tous les efforts physiques en générant un champ magnétique capable de décupler la force par dix. Depuis près d'un siècle, ces appareils proposent un large panel de fonctions qui simplifient la vie et évitent d'avoir à trop réfléchir. Comme le dit la publicité, « Avec le PA 12, devenez une meilleure version de vous-même ! »

Avec le temps, Naïs a fini par comprendre le choix de son père. Elle a toujours été brillante à l'école, n'a aucun problème de santé et fait régulièrement des activités physiques dans un sous-sol loué sous le magasin pour garder la forme. Elle n'a donc pas réellement besoin d'un assistant personnel.

Ce qui la chagrine en revanche, c'est d'être la seule élève de sa classe à ne pas en avoir. Lorsque ses amis, dès l'âge de trois ans, avaient tous été appareillés,

elle ne s'était rendu compte de rien. Mais plus tard, à l'adolescence, elle s'était sentie de plus en plus marginalisée, comme un rocher peu à peu entouré par les eaux. Pour éviter d'être stigmatisée, pas d'autre solution que de faire croire à tout le monde qu'elle en possédait un. Leur père avait bien insisté à ce sujet. Même les gens dans le besoin étaient aujourd'hui équipés d'assistants, récupérant les modèles obsolètes des plus aisés.

Elle se rappelle encore la pluie de questions qui s'était abattue sur elle vers l'âge de douze ans : « Tu as quel modèle ? Pourquoi tu n'en profites pas pour changer d'apparence ? Pourquoi tu portes souvent les mêmes vêtements, alors que l'assistant te permet de simuler des tenues à l'infini ? » Avec patience et habileté, elle avait su déjouer chaque piège. Oui, elle avait dû acheter un vieux modèle, moins performant. Non, elle n'avait pas envie de changer de tenue toutes les deux heures, ou d'avoir les cheveux bleus le lundi et verts le mardi.

À défaut de devenir une paria, ses mensonges lui avaient permis de passer pour une originale. Le métier de son père, son magasin d'antiquités et son allure peu commune avaient été des atouts pour finir de convaincre ses camarades.

Naïs presse le pas et lève les yeux vers l'immense tour dans laquelle se trouve son collège. Vingt-huitième étage sur les cent vingt que compte le bâtiment. Avec la surpopulation et les vagues de migration dues au

réchauffement climatique, les villes situées dans des zones viables ont dû s'adapter. Certains édifices sont si hauts qu'ils disparaissent parfois dans les nuages, donnant l'impression d'une forêt de piliers de verre et d'acier capable de supporter le poids du ciel en colère.

Dans l'ascenseur, Naïs salue deux filles de sa classe. Ne les ayant jamais rencontrées avant le collège, elle ne sait pas si leurs avatars sont totalement fictifs ou s'ils se basent sur leur apparence réelle. Seule certitude, l'une dépasse l'autre d'une bonne tête. À la réflexion, l'assistant personnel étant aussi capable de modifier les voix, ces deux filles pourraient tout aussi bien être des garçons. À cette idée, Naïs sourit.

– Un truc qui te fait marrer ? l'interpelle une des filles.

– Non, rien, j'étais juste perdue dans mes pensées.

Après un regard dédaigneux, la fille murmure à l'oreille de son amie. Quelques gloussements fusent.

– Mon père a acheté un truc dans la boutique du tien, ajoute-t-elle à voix haute.

– Super, c'était quoi ?

– Un cadeau pour ma mère. Un livre.

– Un de ces vieux trucs poussiéreux qui puent la mort quand on les ouvre ? demande l'autre. Sans réalité augmentée ? C'était vraiment un cadeau ou une punition ?

Les deux filles ricanent.

– Le point positif, reprend la plus petite, c'est que ça va rapporter un peu d'argent au père de Naïs.

Peut-être qu'elle pourra investir dans un PA 8, ou même un 6, ce serait déjà pas mal...

– Je sais que tu es une puriste, que tu souhaites conserver ton physique d'origine, reprend la grande, mais tu pourrais quand même faire quelques modifs de base. Ton nez en trompette, c'est vraiment démodé. Enfin moi, je dis ça, c'est pour toi...

Naïs encaisse sans broncher. Elle préfère garder le silence, même si une furieuse envie d'arracher les faux cheveux violets de cette petite peste la démange.

Heureusement, les portes de l'ascenseur abrègent son calvaire. Vingt-huitième étage. Le collège. Elle se laisse emporter par le flot tranquille des élèves qui se rendent dans leur salle de cours, mettant un peu de distance avec ses deux camarades de classe.

Naïs retrouve Lily, sa seule véritable amie. Cela lui redonne le sourire. Elles se dirigent en papotant vers la salle de motricité pour leur premier cours de la journée. Le professeur d'éducation au mouvement ne perd pas de temps. Au menu, une série d'exercices pour mieux exploiter le potentiel des assistants personnels. Il s'agit d'enchaîner des déplacements, puis de porter des objets de poids variables et de les placer avec précision sur des endroits tracés au sol ou sur des étagères, le tout sous forme de relais pour que cela soit plus amusant.

Pour les autres, rien de bien sorcier, il s'agit surtout d'affiner le calibrage de leur assistant. Pour Naïs, c'est une tout autre paire de manches. Lorsque

son tour arrive, elle se donne à fond pour compenser. Sans surprise, elle fait perdre du temps à son équipe. C'est au tour de Lily, qui rattrape un peu de leur retard.

Naïs reprend son souffle, en essayant de ne pas montrer sa fatigue.

– Trop cool, tes gouttes de sueur virtuelles ! lui dit Ralph, le jeune homme qui est juste devant elle dans la file. On dirait des vraies ! Je n'ai même pas ça sur mon assistant, et pourtant, j'ai le dernier modèle.

Naïs lui fait un clin d'œil.

– Je l'ai téléchargé sur un site pirate.

– Tu me fileras le lien ? J'aimerais trop avoir cet effet.

– Si tu es sage...

Lily a terminé son relais. Elle semble satisfaite.

– Bien joué, dit Naïs.

Pendant que les autres passent, les deux amies papotent. Après quelques banalités, Lily prend un air sérieux.

– Je t'ai vue entrer dans un sous-sol, l'autre soir, près de chez toi. Je t'ai attendue quelques minutes, mais tu n'es pas remontée. Tu faisais quoi, au juste ?

Naïs hésite. Elle opte pour un petit mensonge. Un de plus, un de moins...

– Mon père m'avait demandé de rapporter des objets pour le magasin. J'ai mis un temps fou à les trouver.

Lily ne semble pas convaincue. Elle plisse les lèvres sur le côté, comme à chaque fois que quelque chose

la perturbe. La fin du relais met un terme à leur discussion. Leur équipe a gagné. Tous les membres du groupe se congratulent, mais Naïs sent bien qu'un froid polaire s'est installé entre elle et son amie. Durant tout le reste de la journée, c'est à peine si elle lui adresse la parole. N'y tenant plus, juste après la fin des cours, elle décide de crever l'abcès.

– J'ai fait quelque chose de mal ? demande-t-elle.

– On est amies, non ?

– Oui, bien sûr.

– Alors pourquoi est-ce que tu ne me dis pas la vérité ? L'autre soir, j'ai attendu que tu remontes. Tu n'avais aucun objet avec toi.

– Et tu n'es pas venue me parler ?

– Non. J'étais intriguée. Tu sais que mon père est policier, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Ce qui se passe dans ton sous-sol, c'est légal ? J'espère que vous n'êtes pas impliqués dans un trafic de climatiseurs ou un truc dans le genre.

Naïs laisse échapper un petit rire.

– Viens ce soir à 18 heures. Tu sauras.

Quelques heures plus tard, les deux amies font face à un escalier en béton qui s'enfonce sous le magasin d'antiquités.

– Prête ?

Lily hoche la tête. Les traits de son visage oscillent entre curiosité et appréhension, ce qui semble beaucoup amuser Naïs. Après quelques marches,

elles atteignent une porte métallique. Naïs donne deux tours de clé et pousse doucement.

Un grincement lugubre. Un couloir sombre. Lily n'en mène pas large. Quelques spots fatigués diffusent une lumière ténue. Elles parcourent plusieurs mètres dans une semi-obscurité, entourées d'objets aux silhouettes inquiétantes. Une grande horloge, des chandeliers, des tableaux. Elles sont bel et bien dans l'antichambre du magasin d'antiquités. Lily ne se laisse pas distancer. Soudain, elle sursaute. Deux yeux la fixent dans le noir.

– N'aie pas peur, la rassure Naïs, ce n'est qu'une chouette empaillée. Elle s'appelle Hedwige. Nous sommes bientôt arrivées.

Le couloir se sépare en deux. Naïs ouvre une nouvelle porte, et enfonce un interrupteur. Lily découvre avec étonnement une vaste salle, entourée d'une guirlande d'ampoules. Mesurant cinq mètres sur dix, et dotée d'un très haut plafond voûté, elle est totalement vide. Un cercle rouge est fixé contre un des murs, à un peu plus de deux mètres de hauteur. Un petit filet blanc forme un entonnoir sous le cercle.

– C'est ce que je crois ?

– Oui, c'est un panier de basket ! Bienvenue dans mon petit coin secret, dit Naïs.

Un ballon orange est posé au centre du petit gymnase.

Naïs bondit, se saisit du ballon et effectue une série de dribbles. Puis elle shoote droit dans le cercle. Le ballon est à peine ralenti par le filet.

– Ficelle ! dit-elle fièrement.

Lily reste sans voix.

– Tu fais... du sport ?

– Tous les jours. Une bonne heure. On fait des parties avec mon père et mon frère.

– Mais... pourquoi ? Personne n'en fait plus depuis près d'un siècle ! C'est dangereux. Et inutile. Les assistants nous permettent de faire tous les mouvements nécessaires à notre quotidien.

– Tu veux essayer ?

Lily hausse les épaules. Elle accepte le ballon tendu par son amie et tire. Il rebondit sur l'arceau. Après quelques tentatives infructueuses, elle réussit enfin à marquer son premier panier. Un sourire illumine son visage.

– Tu devrais tester sans ton assistant, propose Naïs. Tu vas voir, c'est encore plus amusant.

Lily se demande si elle a bien entendu. Désactiver son assistant ? Quelle drôle d'idée ! Cela fait des années qu'elle n'y a pas songé. Subitement, elle prend conscience de ce que cela implique. Elle dévisage son amie.

– Tu... tu n'as pas d'assistant personnel, c'est ça ? demande-t-elle.

Les joues de Naïs s'empourprent.

– Je...

– Je comprends mieux, souffle Lily.

– Tu me promets de garder ça pour toi ?

– Bien sûr. Tu peux compter sur moi.

Ralph croise son reflet dans l'écran géant de la salle de physique-chimie. Les dernières modifications qu'il a faites sur son avatar déchirent. Il a vraiment la classe, avec cette fausse cicatrice qui lui donne un air rebelle. Il s'assied à sa place habituelle, juste devant Lily et Naïs. Il ne sait pas trop quoi penser de cette fille bizarre, qui ne change jamais d'avatar et se contente de cette apparence assez commune. Elle ne lui a pas donné l'adresse du site pirate dont elle lui a parlé. Il s'apprête à le lui rappeler quand le professeur, M. Boyer, fait son entrée.

Les bras chargés d'une lourde caisse remplie de produits chimiques, il arbore un sourire franc, comme à chaque fois qu'il propose aux élèves de faire des expériences. La caisse est si grosse que malgré sa grande taille, on le distingue à peine. Tous les regards sont tournés vers lui. L'annonce de l'intitulé des travaux dirigés du jour est imminente.

Contre toute attente, les lumières de la pièce s'éteignent brusquement. M. Boyer pousse un grognement et laisse tomber la caisse, qui s'écrase sur le sol. Un gaz s'échappe en sifflant.

– Bon sang ! s'écrie le professeur. C'est du dioxyde de soufre !

Il se précipite vers le bouton d'urgence du système de ventilation. Il appuie plusieurs fois, sans succès.

Une odeur âcre se diffuse dans la pièce.

– Entrouvrez les fenêtres, vite ! ordonne-t-il.

Pourtant, la plupart des élèves restent figés sur leurs chaises. Ils jettent des regards affolés dans tous les sens. Ralph pousse des yeux ronds en découvrant sa voisine de table. La splendide Leila a perdu ses yeux bleus et ses longs cheveux ondulés. Il découvre une jeune fille à la peau constellée de boutons d'acné et aux yeux marron. Très vite, il se rend compte que la plupart des élèves se sont métamorphosés. Même le prof semble avoir pris une quinzaine d'années et avoir oublié de se raser pendant une semaine.

– Les assistants personnels sont en panne ! s'écrie une autre fille de la classe, en se cachant le visage entre ses mains.

– Oh, non, ce n'est pas possible ! gémit un garçon.

– Comment allons-nous faire ?

Ralph toussote. Le dioxyde de soufre...

Le professeur, aidé de quelques élèves, entrouvre les fenêtres. Le gaz s'évacue tout doucement.

Ralph est pris d'une violente quinte de toux. *Merde, mon asthme!* se dit-il. Il a de plus en plus de mal à respirer. Il porte la main à sa poitrine. *Ce n'est rien, calme-toi*, tente-t-il de se rassurer, *l'assistant va t'injecter une dose de cortisone et tout ira bien...*

Chaque respiration devient plus difficile. Il suffoque.

Lily s'aperçoit de son trouble et s'approche.

– Ralph, ça va ?

Il secoue la tête.

– Asthme... Médicament... Assistant en panne...

Chaque mot lui demande un effort. Le professeur prend les choses en main.

– On se calme, dit-il. Tout le monde se calme. Ralph a besoin d'un médicament, c'est ça ?

– Oui, dit Lily, pour son asthme.

– Il y a une pharmacie au huitième étage. Leila, tu fonces là-bas chercher ce qu'il faut !

La jeune fille hoche la tête, et quitte la salle. Moins d'une minute plus tard, elle revient, le visage grave.

– Les ascenseurs ne fonctionnent plus !

– Bordel ! jure M. Boyer. C'est à peine s'il respire.

– On va prendre les escaliers, propose Naïs.

– Allez-y ! dit le professeur.

Naïs, Lily et trois autres élèves s'élancent dans l'enfilade de marches. Au bout de quelques étages, un premier élève s'arrête, les mains sur les genoux. Il a du mal à reprendre son souffle. Naïs jette un coup d'œil en arrière, mais ne ralentit pas. Les uns après les autres, ses camarades jettent l'éponge. Même Lily finit par abandonner. Naïs lui lance un regard inquiet. Il reste cinq étages à descendre, puis il faudra remonter...

– Ça va, t'inquiète, lance-t-elle entre deux inspirations. Il faut que je fasse une pause. Mes jambes me brûlent et mes poumons vont exploser. Je ne sais pas comment tu fais... Continue !

Naïs vole littéralement au-dessus des marches, utilisant la rampe pour se stabiliser. En quelques minutes, elle atteint la pharmacie. Des blouses

blanches s'affairent dans tous les sens. Visiblement, la panne touche tout l'immeuble. Les pharmaciens semblent s'inquiéter au sujet de la conservation des médicaments réfrigérés. Naïs parvient à capter l'attention de l'un d'eux et expose son problème. Peu de temps après, elle repart avec une seringue remplie de cortisone et un appareil rempli de bronchodilatateurs. *Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!* se dit-elle.

La montée est plus difficile, forcément. Elle sent son cœur tambouriner dans sa poitrine. Se remémorant les interminables parties de basket, elle s'efforce de respirer de façon régulière et de ne pas se mettre dans le rouge. Vingt étages, ce n'est pas la mer à boire !

Elle rattrape Lily juste avant d'arriver au vingt-huitième étage. Elle se précipite dans le couloir, rejoint la salle de classe. Ralph est toujours au même endroit, soutenu par le professeur. Naïs tend la seringue, puis se laisse tomber sur les genoux. La sueur ruisselle sur ses tempes.

M. Boyer lui injecte le produit dans l'épaule. Au bout de quelques minutes, la respiration sifflante de Ralph se stabilise enfin. Il prend quelques longues inspirations.

Autour d'eux, les autres élèves assistent au spectacle, médusés.

À travers le brouhaha, Ralph capte plusieurs remarques.

– C'est une attaque des Chinois, c'est sûr !

– Mais non, ce sont encore les centrales nucléaires qui débloquent, c'est tout.

– Tu crois que Ralph aurait pu mourir ?

– Il a une drôle de tête, le prof, sans son assistant...

Ralph reporte son attention sur Naïs.

– Merci, championne, dit-il.

– De rien.

– Tu t'es cogné les vingt étages aller-retour sans assistant ? demande-t-il.

– Oui.

Ralph observe la sueur dégouliner sur son front. Quelques gouttes tombent sur le sol.

– Ce n'est pas une option de ton assistant, n'est-ce pas ? demande-t-il en les désignant.

– Je n'ai pas d'assistant, lui avoue Naïs. Je n'en ai jamais eu. Mon père pense que si on devient trop dépendant de la technologie, alors c'est elle qui nous contrôle, et pas l'inverse.

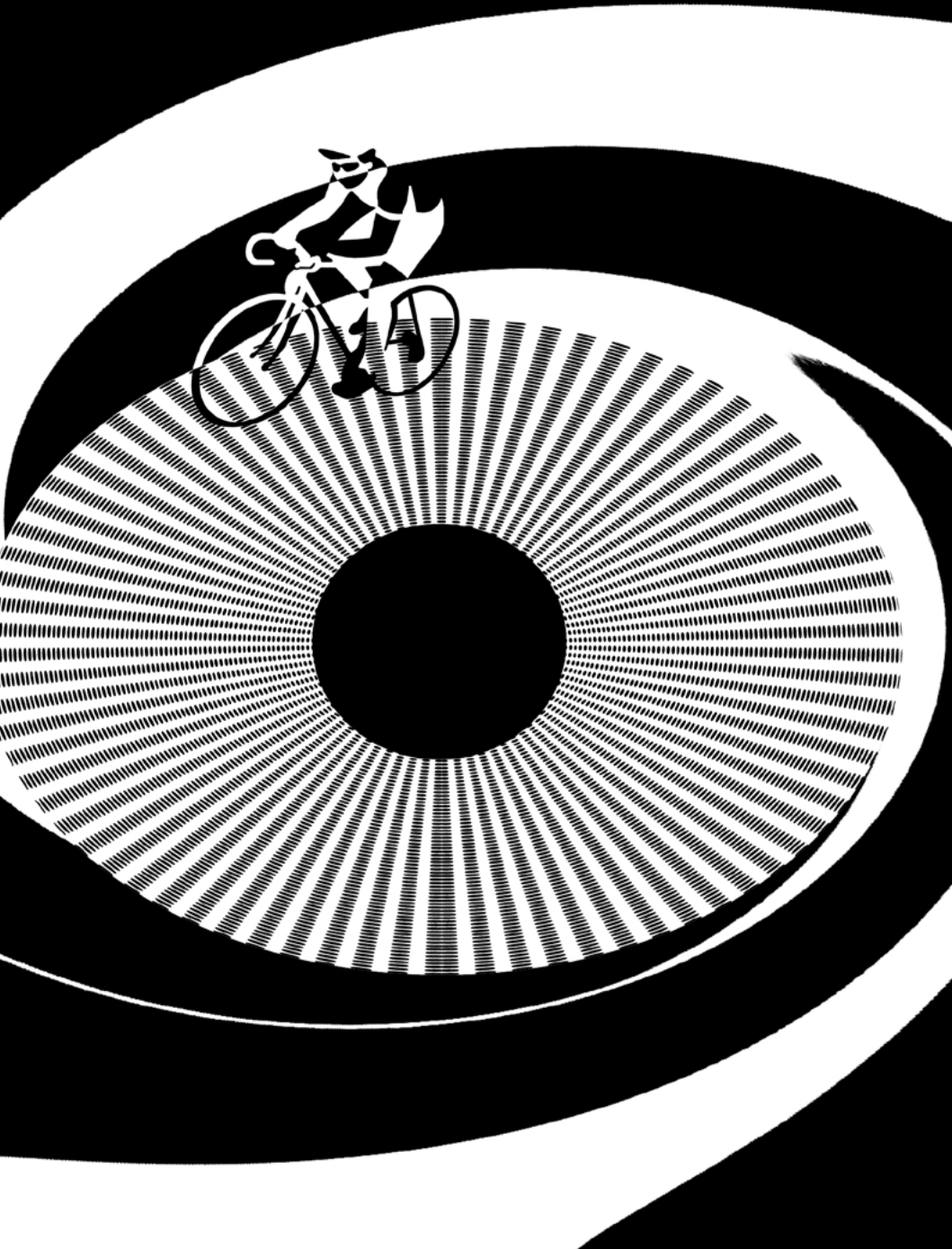
– Je ne pensais pas dire ça un jour, mais je crois qu'il n'a pas tort. Et j'imagine que tu t'entraînes pour être capable de monter vingt étages en courant ?

– On fait du basket dans un gymnase secret, souffle Lily qui les a rejoints depuis quelques instants.

Naïs lui lance un regard noir. Lily hausse les épaules.

– Sérieux ? demande Ralph. C'est incroyable ! Tu crois que je pourrais me joindre à vous ?

– Si tu es sage... rétorque Naïs en lui faisant un clin d'œil.



Malika Ferdjoukh

Roues libres

– Tout le monde fait du vélo, dit Paola.

– Sauf ceux qui ne savent pas, ai-je riposté.

J'ai ajouté après un temps :

– Et ceux qui ne veulent pas. Ceux qui n'aiment pas. Ceux qui ne peuvent pas.

Elle a haussé le sourcil. Elle avait manifestement du mal à envisager l'existence de telles tares. Elle a insisté :

– Mais tout le monde sait. Non ?

Sur le parking de la mairie, à la location de bicyclettes, il en restait... une. Le beau temps avait libéré tous les démons de l'enfer pour les envoyer au diable, sur leurs deux roues.

– Même les caniches autrefois, dans les cirques, ils pédalaient autour de la piste, continua-t-elle. Ahzut... C'est la dernière bécane. Pour toi ou pour moi ?

Paola ignore que je n'ai jamais, jamais, enfourché un vélo de ma vie. Elle ne l'imagine même pas, car c'est proprement inimaginable. Comme tous ceux qui savent, elle croit que la planète entière sait aussi. Elle a sorti son téléphone, a scanné son code abonnement, puis elle a dégagé l'engin.

– Pour toi, naturellement ! m'empressai-je, magnanime (et sans attendre, vous pouvez me croire !). Honneur à la plus âgée.

– Un mois et vingt-deux jours, ça compte ? Mais la meilleure au ramassage de coquillages, c'est moi. Bon, OK, je le prends.

– Je te bats au concours de taches de rousseur, dis-je, avec une expression finement élaborée, mi-regret mi-bonne joueuse. Je ne voulais pas avoir l'air de trop me réjouir.

– D'accord, dit-elle en poussant le guidon dans ma direction. Tiens.

Houlà. Houlà. (Pas si finement élaborée, en fait !)
Calme. Prudence. Parfois, c'est incommode, la générosité.

– Je suis pas obligée de rentrer chez mes parents, a-t-elle expliqué. Je peux aller dormir à Saint-Guerric, chez Mamie. C'est moins loin. Juste après le phare.

Le vélo faisait barrière entre elle et moi, couleur Lego, la fourche aussi brillante que la molaire d'argent dans la mâchoire de mon oncle Jean-Mo.

Dissimuler mon impuissance, à tout prix. Ne surtout pas afficher mon trouble. Au contraire. Tête haute, faire croire qu'on s'en contrefiche.

Je m'applique tellement dans ces cas-là que j'appuie onze secondes de trop sur la touche « Mine hyper-désinvolté ». Heureusement Paola est une fille sympa, pas du tout douée pour démasquer les escrocs. Et moi, je suis la plus habile des escrocs.

– Très bien, le prochain vélo sera pour toi, lança-t-elle avant de finalement s'installer en selle. Dépêche-toi de choper le bus, il va pleuvoir, on dirait.

Elle a rassemblé les plis de sa jupe, les a coincés sous une cuisse pour éviter que le vent d'ouest ne les gonfle en route et, après un signe, a filé, gracieuse, en danseuse, comme si chaque pédale était une bulle bondissante sous ses pieds.

Ça semble si simple, si élémentaire, si naturel, de monter sur ces grandes roues, si facile de rouler à vélo !

Je n'avais pas rejoint la place aux autobus qu'il s'est mis à tomber de grosses gouttes.

L'arrêt de bus était un simple poteau, sans abri, sous la pluie lourde et continue. Il n'y avait personne. J'ai attendu. Bientôt, on aurait pu me confondre avec les chiffons à bateau de Tonton Jean-Mo, à ses retours de pêche. Les voitures filaient sur les flaques de la route comme des balles jetées par des enfants de géants. Mes vêtements ont commencé à prendre des

kilos, à me tirer vers le sol, gorgés de flotte. Le bus, aux abonnés absents, aurait dû être là depuis dix minutes. J'en avais marre.

J'ai failli lever le bras vers la camionnette blanche qui déboulait du virage gauche à travers l'écran de pluie. Mais faire de l'auto-stop... ? Tonton Jean-Mo serait furieux. Mes parents seraient furieux. Le roi d'Angleterre serait furieux.

Pourtant, quand la camionnette a stoppé devant moi, je suis montée sans hésiter.

Au volant, une dame assez jeune, au sourire amical, à la mine impatiente. Un garçon – plus ou moins mon âge, je dirais – était assis à ses côtés, sur l'unique banquette. Ça m'a rassurée.

– Des remords ? ai-je lancé gaiement, en me hissant.

Sans lâcher des yeux le jeu où il était plongé, le garçon a marmonné :

– Non. Pitié.

– Fais-lui une place, Miguel, a dit la dame. Dépêche, jeune fille, faut pas stationner en plein virage. Tu vas où ?

Le garçon a rampé vers le milieu du siège, toujours braqué sur son jeu, et j'ai pu m'asseoir. L'habitacle était génialement sec.

– Je vais à Puits-Keriu, dis-je. Mais je peux descendre avant, au rond-point de...

– Pas de souci, dit la dame. On traverse Puits-Keriu de toute façon. On revient du Trophée des Sprinters. Au vélodrome de Plouégamp. Tu connais ?

– Non. De la course à pied ?

Le garçon a gloussé sans même lever le nez. J'avais manifestement proféré une ânerie.

– Du vélo, daigna-t-il m'informer. C'est Gaspard Garson qui a gagné. Double champion olympique et paralympique. N'oublie pas que tu me dois une crêpe aux pommes ! dit-il à la dame. Tu avais parié Loïc Cazaubon.

– Dimanche, la crêpe. Quand vous viendrez à la maison, tes parents et toi. On est voisins pour l'été, m'expliqua-t-elle. Ils ont loué La Rocaille.

Il m'arrivait de passer devant La Rocaille pour me rendre au phare. Une maison sous les liserons, à la sortie du bourg.

J'ai glissé un œil vers le dénommé Miguel. Son jeu, qui paraissait le passionner, arrivait direct de la Préhistoire, sans jamais être passé par la case video. Une sorte de mini-flipper de poche dont les minuscules billes d'acier cognaient sur les parois (en... bois !) avec des *klok tak tlouk* très très énervants.

On s'est tus. Le silence était parallèle à la route derrière le pare-brise, ponctué par les bourrasques de pluie, les *klok tak tlouk* de métal et les *splish splash* caoutchouteux.

– Tu es là pour tout l'été ? ai-je fini par demander au garçon.

Pure politesse. C'était mon voisin de banquette, après tout.

– Te sens pas obligée de faire la conversation, dit-il.

Klok tak tlouk.

– Ne te crois pas obligé de la tuer, ai-je rétorqué (assez satisfaite de mon flegme, vu qu'ils m'horripilaient sérieusement, lui, sa tête à claques, son ton bravache, et son flipper en bois du Jurassique).

La dame en salopette a émis un clappement de langue réprobateur.

– Je sais encore mieux tuer le temps. Et l'ennui. Ah... et le ver dans le fruit. Mais ce sport-là n'égalera jamais un bon cross en VTT, acheva-t-il dans un marmonnement.

Il leva le visage, le tourna vers moi, replongea aussitôt dans le mini-flipper en bois. Son sourire dura peut-être trois secondes. *Klok tak tlouk.*

Un sourire pas franchement agréable, qui vous donnait froid aux bras. Il parlait comme ma prof de français, pourtant il n'avait vraiment pas l'air plus vieux que moi. Pendant les trois secondes où il avait montré le nez, j'avais perçu quelque chose, capté un truc. Mais quoi, exactement ? Je n'en sais rien. Je me suis frictionné les bras.

Klok tak tlouk. Klok tak tlouk.

– M'a l'air follement désopilant ton jeu à billes, là, susurrai-je. Créé sous Louis XV ? Un jeu vidéo, ça serait pas plus marrant ? Tu connais Jungle Speed ? Medieval Race ? Thunder Twins ?

– Ce sont les jeux vidéo qui ne s'intéressent pas à moi, coupa-t-il.

Préhistorique et énigmatique. Soit.

– Qu'est-ce qui s'intéresse à toi, alors ? ai-je souri, un brin perfide.

– Rien. Personne.

Silence po-lai-re.

– La pluie s'est arrêtée, a finalement remarqué le garçon à l'approche du village. En fin de compte, tu aurais pu rester à ton arrêt de bus, tu n'aurais pas été plus mouillée.

Je l'ai fusillé d'un œil féroce. Je lui aurais volontiers arraché six poignées de cheveux. J'ai murmuré, affable :

– Et je n'aurais pas eu à endurer les *klok tak tlouk* de ton flipper de chambre.

La camionnette a ralenti à l'entrée de Puits-Keriu, j'ai indiqué la grille de l'oncle Jean-Mo. Pendant que j'ouvrais la portière, notre conductrice m'a dévisagée depuis l'autre bout de la banquette. Avant que je saute dehors, elle a soupiré, la voix un peu lasse :

– Miguel n'aime que le vélo.

Pour dire la vérité, je m'en tamponnais les deux oreilles avec des raquettes à mouches.

– Merci beaucoup, au revoir !

– Du stop ? s'est écrié Tonton Jean-Mo, ébahi. Tu as fait de l'auto-stop, Zo ? J'y crois pas ! Toute seule ?

Il nettoyait ses bottes en plastique, mais là, il venait de tout laisser en plan.

– Et si tu tombes sur un dingue ? Un tueur en série ? Y en a plein les infos !

– La grippe est un excellent tueur en série, ai-je pouffé. En 1888, Jack l'Éventreur a tué moins de femmes que la pollution par charbon la même année ! Tu aurais préféré que je me chope une pneumonie sous le déluge ?

Le regard de mon cher tonton disait que oui.

– Ne fais plus jamais ça ! T'entends, Zoé ?

Tonton Jean-Mo est mon grand-oncle. Il n'est plus très jeune, même s'il s'active comme s'il avait encore dix-neuf ans. J'ai senti le remords me picoter l'estomac.

– Promis, ai-je dit gentiment. Tu sais, je ne sollicitais personne. La dame qui conduisait la camionnette s'est arrêtée d'elle-même quand elle m'a vue trempée comme un lac.

Il a montré ses deux bécanes posées contre la remise. Elles doivent dater de Jules César.

– Je les avais nettoyées, graissées, pour toi. Comme neuves. Si tu avais pu en conduire une tout à l'heure...

– J'aurais autant pris la pluie.

– Ça me dépasse. Ton père a toujours roulé à vélo. Ta mère, elle grimpeait sur une selle à même pas quatre ans ! Notre petite reine, c'était elle. Ton frère, itou... Pourquoi pas toi, ma Zoé ?

J'ai haussé les épaules. J'en ai assez des mêmes questions.

– J'ai essayé. J'aime pas. C'est comme un grand cheval. Ça fout les jetons.

– Les jetons ? Mais en cette minute... Tiens, quelle heure qu'y s'fait, 17 h 14... Eh ben, là, maintenant, à

17 h 14, un milliard de gens sont en train de sillonner le globe sur deux roues ! Même là où le soleil il est déjà couché !

– Un milliard... *moins UNE* ! ai-je marmonné.

– Pourquoi, ma Zoé ? Pourquoi toi t'aurais peur, et pas eux, hé ?

Je m'étais changée. Je me brossais les cheveux, au sec, dans le jardin, sous le soleil revenu. Je me suis appuyée au mur de la maison.

– Tonton. Entre nous, tu ne trouves pas ça inquiétant, voire outrageusement anormal, de se déplacer en équilibre sur deux roues qui n'ont que 6 cm² de contact avec la planète ? Hein ?

– Pas plus anormal que voler, assis, dans un Airbus avec dix mille mètres de vide entre ses fesses et la Terre.

– Voilà. C'est exactement ce que je veux dire !

– Mais l'avion, tu le prends ! s'est énervé le tonton. Ça n'empêche pas ! Alors pourquoi pas une malheureuse bicyclette ? Au moins, c'est toi qui la conduis. L'avion, non.

Il a répété à voix basse :

– Pourquoi pas ?

– Je ne peux pas ! ai-je grondé. Je ne veux pas ! Si je détestais... les pommes, disons, est-ce que tu m'obligerais à en manger ? Non. Alors, ne m'oblige pas le vélo ! On vit très bien sans pommes. Et sans vélo.

– Mais tout le monde...

– Faux ! Tout le monde n'aime pas les pommes !

Ma première semaine de vacances s'acheva avec l'achat d'un chapeau chez Magali qui tenait boutique, la *Sea Gal*, en face du cinéma. Un couvre-chef en fine paille orange, ses bords ronds descendaient sur mes yeux. Il donnait la sensation d'être une *people* en fugue, incognito. Je l'ai adoré tout de suite.

Sitôt sortie de chez Magali avec mon emplette enfoncée sur le crâne, j'ai amorcé un galop sur le sable. Atteindre la jetée puis le phare m'occupa un quart d'heure. J'ai pivoté et sprinté en sens inverse, la tête en crabe vers les voiliers qui jouaient à saute-mouton dans les vagues et le vent.

Je me suis pris le parasol en pleine figure. J'ai hurlé « Aïe ! », j'ai mouliné des bras et j'ai atterri en roulé-boulé sur le dos.

– Oh. Désolé ! a dit quelqu'un. Vous avez mal ?

Je crois que j'avais reconnu les sons énervants avant d'entendre sa voix, et même avant de percuter ce maudit parasol ! J'ai poussé une exclamation.

– Encore toi !

J'étais sonnée. Le sable, c'est coriace. Je n'ai jamais envié ceux qui s'endorment sur la plage. J'ai massé ma joue douloureuse.

– Je pensais justement à toi, dit le garçon.

– Tu m'envoyais une malédiction ? Bravo. Touchée.

– Pas à toi en particulier, vaniteuse. Je venais de me parier à moi-même que j'allais croiser une connaissance, j'avais envie de gagner.

Si j'étais vaniteuse, lui, il était Super Gros-Lourd.

Il causait toujours façon devoirs de vacances, immergé, imperturbable, dans son flipper-microbe. *Klok tak tlouk. Re-klok tak tlouk...*

– Tu as fait gicler mon parasol du sable, peux-tu le remettre où il était, steuplé ? Toi, tu m'éblouis, mais le soleil m'aveugle.

Et il a éclaté de son rire bizarre et imbécile. Il croyait peut-être que j'allais obéir ? Je me suis redressée... Alors, j'ai écarquillé des yeux incrédules, horrifiés.

– Mon chapeau neuf!!!

Empalé comme une volaille sur une pointe rouillée du parasol, toute sa paille fragile fendue en deux. Ça m'a achevée, mise hors de moi ! J'ai arraché le chapeau, je l'ai violemment jeté à la figure de Gros-Lourd, en criant :

– Puisque tu aimes tant le vélo, pourquoi t'es pas plutôt sur un pédalo, là, tout de suite, AU LIEU DE ME POURRIR MON CHAPEAU ET MON APRÈS-MIDI ?!

J'ai tourné le dos, et j'ai couru loin, loin, sur la plage. J'ai déjà dit que son sourire faisait froid aux bras.

Son rire vous les congelait.

Magali m'a accueillie dans sa boutique, avec un grand sourire.

– Deux shoppings dans la même journée ? s'est-elle exclamée. Trop d'argent de poche ?

– Un crétin a ruiné mon beau chapeau avec son parasol. Je viens en racheter un.

– Celui en paille orange ? a dit Magali. Ma belle, je crois bien qu'on n'en a plus.

J'ai fait la grimace.

– Sûr, sûr ? Il n'en reste pas un, dans un coin ? Oublié, mal rangé ?

– J'étais absente à midi. Attendez.

Elle a appelé sa vendeuse. Après description du modèle, Émilie a hoché la tête.

– Oh, celui-là. Le dernier est parti tout à l'heure. Tu sais, a-t-elle ajouté vers Magali. Ces gens, qui ont loué la maison à Solveig et Pierre ? Les parents de l'aveugle ? Solveig est venue l'acheter pour leur gamin qui en voulait un. C'est la fin du stock, ma pauvre chérie, la saison se termine, déso...

J'ai laissé Paola se rendre seule à la fontaine donner un coup de propre à sa bicyclette, et j'ai foncé vers la plage. J'étais aussi agitée qu'une mitrailleuse en action. J'espérais bien débusquer Gros-Lourd sous son parasol ! Lui remonter les bretelles ! Lui décocher quelques vérités à propos des débiles qui vous bousillent un couvre-chef neuf qu'on ne retrouvera jamais parce que la saison se termine. Des débiles qui ne s'excusent même pas.

Je regrettais de le lui avoir abandonné. Pourvu qu'il ne l'ait pas déjà balancé. On pouvait peut-être le réparer, le raccommoder... s'il n'était pas au fond d'une poubelle. Du haut de la promenade, j'ai cherché des yeux le parasol pourri sur la plage.

J'ai couru, bientôt guidée par les *klok tak tlouk*.

Sans un mot, je me suis assise par terre à côté de lui, sous le parasol. Il n'a ni bougé ni remué la tête. Au bout d'un moment, sans cesser d'entrechoquer les billes d'acier d'un côté et de l'autre du jeu en bois :

– Sois plus vaniteuse que jamais, dit-il. Je pensais à toi.

– Encore ? Encore une malédiction ? Merci, mais j'ai déjà reçu une injection.

– Parfois, elles arrivent par les pieds.

– Les malédictions ?

J'ai vérifié mes talons. Aucun obstacle, aucune embûche. Que du sable.

– Un pied de parasol par exemple, dit-il, tandis qu'il clôturait sa partie en prenant tout son temps.

J'ai hasardé un œil derrière. Mon chapeau. Il était là, ensoleillé, orange, tranquille, posé sur le socle gris du parasol... Il paraissait tout frais ! Stupéfaite, j'ai fixé Gros-Lourd qui fixait son mini-flipper.

– Qui l'a raccommodé ? ai-je demandé.

– J'ai recruté une bande de lutins chapeliers, leurs petits doigts enchantés l'ont remis à neuf. J'ai payé le job par quatre-vingt-dix-sept gouttes de mon sang. C'était le prix.

Mince. Sacré Gros-Lourd... J'avais une boule, un chat, un chien, une armoire normande, dans la gorge.

Impossible d'envoyer les flèches et les vérités prévues. Incapable de lui remonter les bretelles qu'il n'avait pas. Je ne parvenais pas à parler.

– C'est pas un cadeau, dit-il. Plutôt des excuses.
Disons.

– Merci... Gros-Long, j'ai murmuré.

– T'as du bol. Solveig m'a dit que c'était le dernier de la boutique. Tu la connais, c'est notre voisine. Elle tenait le volant de la camionnette, l'autre jour. Fin du stock d'été, lui a dit la vendeuse.

Longtemps, sans cligner une paupière, j'ai digéré les informations. Des phrases...

Le dernier de la boutique... Solveig est venue l'acheter pour leur gamin... Les parents de... Les jeux vidéo qui ne s'intéressent pas à moi...

Des phrases en cohue toupillaient sous mon crâne, entre mon oreille gauche et mon oreille droite.

... aimait beaucoup le vélo... Je sais tuer le temps... Rien. Personne... Ces gens, les parents du petit... du petit... Ils ont loué pour l'été...

– La boutique en face du cinéma ? dis-je enfin, la voix rabougrie.

Il a hoché la tête. Oui. Chez Magali. Aucun doute.

– Tes parents... tes parents ont loué La Rocaille ?

– Mouais. Hyper-long. Un mois.

– À Solveig et Pierre ?

Il a plissé le front. Je l'interrogeais. Alors, il s'interrogeait. La main en visière malgré l'ombre sous le parasol, je me suis subitement penchée.

– Regarde-moi.

Il a failli me faire le coup du rire odieux qui congèle,

mais c'est ma voix qui l'a refroidi. Il a tourné et stoppé son regard pile à la hauteur de mon front. J'ai soufflé :

– Tu aurais pu me le dire.

– Te dire quoi ?

– Que tu as besoin d'entendre ces foutus *klok tak tlouk* qui rendent dingues. Que sans leur bruit, tu ne saurais pas repérer où envoyer les billes dans ton flipper Lilliput.

Miguel sourit. Et ce sourire-là ne donnait pas froid aux bras, plutôt très chaud au cœur. Puis il a soupiré.

– Qu'est-ce qui m'a trahi ? Mes yeux ? Ils ne sont pas en face des trous ? Maman m'assure que si.

– Le chapeau. Le dernier de la boutique. Acheté par Solveig pour le garçon aveugle dont les parents louent La Rocaille.

Il sifflota.

– T'es futée... Agatha Sherlock.

Il malaxait une poignée de sable.

– Tu sais... Des fois, ça m'amuse de ne rien dire. D'attendre le quart de seconde où les gens s'aperçoivent, comprennent. Je me tais. Et j'attends.

Un profond silence s'est assis sur le sable entre lui et moi, un vrai silence, sans *klok* sans *tak* sans *tlouk*, long et apaisant. Je contemplais les voiliers. Lui aussi, j'en suis sûre, à sa manière, les contemplait. J'ai dit :

– Moi aussi.

J'ai attendu pour continuer. Puis j'ai soupiré.

– Moi aussi... Je cache des choses. Une chose,

surtout. Mais pas aux inconnus. C'est plutôt à tous mes amis que je la cache...

Ma main s'est fermée sur une poignée de plage, a laissé fuir un millionième du sable.

– J'ai la trouille... J'ai peur... de faire du vélo. Je ne sais pas. Personne ne s'en doute. Je suis hyper-forte pour trouver des excuses, des alibis, des détours... Tous les copains font du vélo. Pas moi.

Il s'est renversé sur le dos, et « il a regardé le ciel ». Je veux dire qu'on voyait un centimètre de bleu dans chacun de ses yeux.

Il souriait, comme s'il voyait défiler une queue leu leu de rêves sublimes.

– Le vélo... J'adorais. Tu ne sais pas à quel point. Tu n'imagines pas. Personne ne peut savoir. Je ne pensais qu'à ça. Avant, j'ai fait les triathlons junior de Royan, Menton...

– Avant ?

– Avant mes yeux, ma maladie. Thonon, Morlaix... a-t-il repris. J'en ai gagné aucun. Je me suis ramassé à tous. Mais je m'en foutais, j'y allais uniquement pour le vélo. La nage, la course, ça ne m'intéressait pas tellement.

Il s'est redressé.

– Vrai, vrai ? J'arrive pas à le croire ! Jamais fait de vélo, toi ? Comment c'est possible ? Tout le monde peut rouler à vélo.

– Tout le monde, sauf moi... et toi.

Après une pause, j'ai ajouté avec douceur :

– Mes raisons ne sont pas moins bonnes que les tiennes, tu sais.

– Tu vas pas te lancer là-dessus toute seule ? Tu promets ? répétait Tonton Jean-Mo, inquiet de me voir tirer, par le guidon, sa grande bicyclette anglaise hors de la remise.

– Jamais de la vie ! Toute seule ? Même pas en rêve, Tonton !

– Alors, pourquoi que tu l'emportes, c'te bécane ?

Tandis que je marchais sur le chemin de La Rocaille, je me posais et reposais la question. Oui, pourquoi ? J'y avais réfléchi, pourtant, des heures, et des heures.

Il faisait chaud. Le vélo grinçait parfois sur un caillou, mais Oncle Jean-Mo avait fait du bon boulot. Une remise en forme impec. Tout brillait. La selle. La fourche. Les rayons. Je l'aurais presque trouvé beau... si j'avais aimé le vélo.

L'endroit était perché sur une pente de la lande. C'était un cottage de plain-pied, avec un fouillis de liserons autour.

C'est drôle. Je me suis arrêtée pour écouter. Ça ne m'énervait plus. Enfin, si. *Klok tak tlouk*. Un peu quand même. Mais plus tellement. Non, plus tellement.

J'ai accoté la bicyclette au massif de liserons et j'ai hissé le cou par-dessus la haie. J'ai crié :

– Salut Gros-Lourd ! Je peux entrer ?

J'ai ouvert la barrière, et j'ai avancé ma machine.

Je l'ai fait rouler jusqu'à Miguel.

– C'est quoi ? demanda-t-il. Ce bruit... des roues ?

– Un vélo. Modèle anglais de 1974, bichonné avec amour par Tonton Jean-Mo. Il est comme neuf.

Quelque chose fila très vite sur le visage de Miguel. Il tendit la main, palpa le guidon, la selle, le porte-bagages sur lequel Tonton Jean-Mo avait scratché une espèce de coussin-galette. Il avait bricolé ça pour arrimer et stabiliser ses paniers de cerises, quand il revient du marché.

– Un Raleigh ! souffla Miguel, épaté.

Sa figure illuminée se ferma subitement. Il recula d'un geste brusque, se rassit, serrant les lèvres avec ce qui ressemblait à de la colère.

– Pourquoi tu me ramènes ce truc ? Pour que je roule avec ? Désolé, ce n'est pas prévu par le Code de la route.

– Tu n'as pas le choix. Car il ne faudra pas compter sur moi pour pédaler.

Je lui ai saisi le coude, approché la bécane, qu'il puisse entrer contact.

– Tu te mets devant, au guidon. Moi derrière, sur la galette du porte-bagages. Je te dis où pédaler. Tu pédales où je te dis.

– T'es dingue !

– Pas faux. Appliquons ce fameux proverbe chinois : « Je suis ta rétine. Tu es mon mollet. »

– Dingue et dangereuse.

– Pas faux non plus. Mais je connais un chemin

sur la lande où il ne passe jamais personne. Il n'y aura que les lapins pour rigoler de nous.

Nos yeux ne se quittaient pas. Je devinais qu'il avait peur. Ça m'a rassurée : car moi aussi.

Puis, peu à peu, j'ai senti qu'il était OK. Ça m'a comblée : car moi aussi.

On s'est fixés un moment encore. Lentement, j'ai articulé :

– C'est bien compris ? *Ne compte pas sur mes pieds pour pédaler.* Je me garde le rôle du panier de cerises sur le porte-bagages. C'est tout.

Miguel gonfle les joues, souffle *ppppppppp*... Il pose une main sur le guidon, puis l'autre.

Tandis que je m'installe sur le coussin-galette, il enfourche le Raleigh. Mon cœur se met à cogner à mon estomac, avec la force d'une batte de base-ball. Il cogne fort, fort, FORT.

Peut-être parce que je vais, dans moins de trois secondes, et pour la première fois de ma vie, enfin me déplacer sur 6 cm² de contact avec la planète.

Peut-être parce que je viens juste de découvrir que Gros-Lourd a les yeux noisette.



Cécile Roumiguère

PERFECT DREAM¹

Une goutte. Elle coule, lentement, entre ses omoplates. Se concentrer. Oublier la sueur. L'esprit tout entier de Loric est focalisé sur la cible, soixante-dix mètres droit devant. Dernier set, dernière flèche. Plus que quelques secondes, et l'épreuve où il est le plus mal à l'aise sera passée. Petit déjà, il avait peur de trembler en bandant l'arc. Il revoit le regard de son père, ses sourcils froncés. Il préfère le tir à la carabine, plus franc, plus direct... Lâcher ! Argh. Pas dans le centre, à côté, sur la ligne. Son père doit être déçu. Les mains de Loric sont moites, il attend le décompte. Les chiffres scintillent et finissent par s'aligner au-dessus du stade. Oui ! Il y est. De justesse, mais il reste dans le carré des finalistes.

Sur tout un côté du stadium, des supporters habillés en *medieval fantasy* se lèvent et acclament

¹ Premiers mots de *Barcelona*, chanson officielle des J.O. de Barcelone 1992, chantée par Freddie Mercury et Montserrat Caballé.

les vainqueurs et les gagnantes de l'épreuve. Loric les salue, ils répondent par une vague qui fait cliqueter leurs bracelets de métal. En face, des *SteamPunks* répondent par une autre ola. Depuis trois ou quatre Olympiades, les spectateurs se regroupent par costumes liés à des époques, à de vieux films ou d'antiques séries, *Blade Runner* ou *Game of Thrones*. Les nations et leurs drapeaux sont encore là, mais ils sont passés de mode, plus grand monde n'y fait attention, ça horripile son père. L'essentiel, désormais, est de se choisir un univers. En cette fin du XXI^e siècle, on oublie le chaos et les désastres climatiques en inventant un autre monde, un monde à soi. Oublier le sombre à tout prix, les jeux sont idéaux pour ça. Le temps d'une Olympiade, l'humanité tout entière, ou presque, vit ensemble, cœurs battant à l'unisson, les mêmes émotions, le même élan, peu importe qui l'on est, ce que l'on choisit de vivre ou de rêver. Et le temps d'un clin d'œil, le monde est plus beau. Le père de Loric est d'une génération qui aimait se battre au nom d'un pays, d'une nation. Il enrage de voir ses valeurs glisser dans le passé, et lui avec.

Les équipes sortent du stade. Loric repense à un article qu'il a scanné il y a quelques jours : « Ces jeux 2052 s'inscrivent dans la lignée des *J.O.*, les *Jeux Olympiques* du début du XXI^e siècle, et des *J.P.*, les *Jeux Paralympiques*. Ces deux formules existent toujours, mais sont désormais éclipsées par les *J.O.I.*, les *Jeux Olympiques Intégraux*, où tout le monde concourt

ensemble. Accessibles en temps réel depuis la planète entière grâce à un maillage satellitaire et un stockage des données désormais illimité, les *J.O.I.* restent un moment hors du temps. Clin d'œil aux jeux de la Grèce antique, le programme des sportives et des sportifs doit comporter au moins une épreuve déjà présente à Athènes, il y aura bientôt trois mille ans. »

Datas, satellites, tech... Loric sourit : son père aurait sans doute préféré vivre dans la Grèce d'Homère. En ces temps-là, les *J.O.* étaient l'occasion d'une trêve entre deux guerres, un moment de paix où quelques nations seulement s'affrontaient à travers leurs champions. Des adultes et des enfants, tous de sexe masculin, tous nus, peut-être pour s'assurer qu'ils n'étaient pas des femmes ? Pas d'esclaves ni de non Grecs ou de condamnés, des épreuves dans des stades en plein soleil, avec hérauts et au son des trompettes... On est bien loin de ces jeux-là. Aujourd'hui, tout le monde peut concourir, quel que soit son genre, son sexe, son handicap. Cette mixité défrise son père, qui se sent plus à l'aise dans un milieu d'hommes. Il est vraiment d'un autre siècle. Il pourrait se concentrer sur les *J.O.* « à l'ancienne », mais, pire encore pour lui, depuis quelques années, dans ces jeux-là, les athlètes modifient leur corps à coup de génétique sportive, de biomécanique et de prothèses bioniques pour aller toujours plus vite, plus haut, plus fort, mais pas forcément ensemble... Les règles ont changé, les façons de jouer aussi, les manipulations sur le corps

ont fini par lasser : aujourd'hui, les J.O.I. sont plus suivis que les J.O. et les Paralympiques. Et *Dad*, ce vieux nostalgique, est resté au bord de la piste.

Le sportif se demande pourquoi il pense à son père, ce n'est pas le moment. Il ferait mieux de fermer les yeux pour imaginer Jo-Ann, voir sa crinière de boucles brunes et son sourire. Secouer la tête. Détendre sa nuque, respirer. Loric prend à peine le temps d'avaler sa boisson protéino-énergétique, il doit continuer : dans un quart d'heure, changement de décor pour la natation, 4 fois 200 mètres en nages enchaînées. Où vont-ils les emmener cette fois ? Le long des canaux de Venise ? Sur des berges inexplorées de l'Amazone ? Le tableau de l'escrime était étonnant, avec ce jardin labyrinthe où l'on devait d'abord trouver son adversaire avant de l'affronter. Le public a aimé. Les sponsors ont applaudi, leurs actions sont montées de 15 % le temps d'une seule épreuve ! Il se reprend : *attention Loric, tu décroches, concentre-toi. On s'en fiche des décors, reste focus sur toi, ton corps. Regarde tes mains, étire chaque doigt. Vérifie les capteurs. Respire.*

Vaincre les autres, soi-même, son histoire. Gagner. Loric doit gagner. Il ne peut pas rater. Ces jeux, c'est sa ligne de vie à lui.

Oui, côté ambiances, l'Organisation s'est surpassée cette année, chaque sport a un décor de folie. La natation, c'est Paris ! Oh, pas la ville avant végétalisation des jeux 2024, mais un Paris du XX^e siècle, la pollution

en moins. Les nageurs et les nageuses sont regroupées au bord de la Seine, le public sur le pont Alexandre III, dorures et romantisme de tous les côtés, ça va plaire. Côté planning par contre, c'est chaud. Loric ne s'est pas remis du tir à l'arc. Il jette un œil sur ses stats, il en était sûr : son cœur n'a pas repris son rythme de repos. Et il n'a vraiment pas eu le temps de mettre son cerveau en pause avant de passer à l'épreuve aquatique. Un seul tout petit quart d'heure entre les épreuves, c'est de la folie. Le vrai entraînement pour ces J.O.I. n'est pas dans le geste ultime de chaque sport, mais dans la capacité à tenir le rythme, ne pas décrocher. Rester dans la course même quand on dort, c'est ça, la préparation suprême.

– Loric ! Tu es prêt ?

Vince lui masse les épaules. Loric hoche la tête : prêt. Toujours prêt. Depuis sa toute petite enfance, il est prêt. Son coach l'entraîne depuis quinze ans, il devrait le savoir. Avant même de savoir lire et écrire, Loric n'avait qu'un seul rêve, un rêve parfait : être un jour vainqueur des J.O. puis, en grandissant, des *Jeux Olympiques Intégraux*... Sans ce glissement des uns aux autres, il n'aurait pas pu concourir à ce niveau. Mais jamais, avant ou après le drame, jamais il n'a eu autre chose en tête. Enfin... sauf depuis quelques mois, avec l'arrivée de Jo-Ann. Jo-Ann... Ses boucles, son sourire. Ils ne sont pas dans la même équipe tous les deux, elle fait partie de celle des « mouvants », ces réfugiés, hommes et femmes qui ont quitté leur pays

miné par la sécheresse, la guerre ou les tornades. Ils pourraient entrer dans une équipe ou une autre, mais ils se font un devoir d'être réunis pour les jeux. Jo-Ann s'entraîne aux mêmes heures que lui. Il la voit, parfois. Ils échangent quelques mots, des regards. Pas plus. Loric ne sait même pas d'où elle vient, ni ce qu'elle a vécu. Un jour, il prendra le temps de mieux la connaître. Oui, après les J.O.I., il ira lui parler. Elle ne participe pas au 200 mètres 4 nages, il le sait, il a regardé la liste des épreuves qu'elle a choisies.

Les nageurs et nageuses sont alignées au bord du bassin, derrière leur plot de départ. Le cœur de Loric bat trop vite ! Faire le vide. Quel imbécile ! Il n'aurait pas dû penser à Jo-Ann juste avant... Plutôt à Etna Yemaya, sa challengeuse la plus forte, victorieuse dans un bassin depuis deux Jeux... Respirer... Top départ ! Plonger. *Immersion. Papillon.* Couloir de vitesse, laisser l'eau filer sur son corps, aérodynamisme. Sortir, respirer, repasser sous la ligne, apnée... *Dos crawlé... Culbute, virage.* Les mouvements s'enchaînent, cinquante mètres par cinquante mètres. Aller. Retour. Il entend la voix de son père, ses cris d'encouragement à la piscine quand il était enfant. Les lignes de nage d'avant, quand l'eau coulait vraiment dans ses yeux et ses oreilles. Ne pas y penser. Dernière ligne. Etna à une longueur de jambe devant lui... Et le final, tout mettre dans les muscles en haut du dos, les bras, les cuisses à pleine puissance.

Oublier Jo-Ann et son sourire. Oublier le visage fermé de son père les jours où il perdait. Et l'acide lactique qui déferlait. Main sur la ligne d'arrivée ! Deuxième ! Il n'a pas vaincu la championne, mais ça passe, encore une fois, au global, il reste dans les cinq premiers. Demain, ce sera natation artistique en équipe de huit, tout autre chose. Et demain, il y aura Jo-Ann. Il a vu son nom sur la liste.

Les soirées au village olympique sont un drôle de moment, un temps suspendu entre deux épreuves, où l'on sort de la bulle de concentration sans vraiment relâcher. Heureusement, il y a les autres, ceux et celles qui sont plus que des amies, des frères et des sœurs de compète. Les coachs le leur répètent sans arrêt : on est une famille, c'est ensemble qu'on gagnera. Qu'importe à Loric si Vlad lui tape sur le système quand il fait craquer ses articulations, ou que Lucie le désespère avec sa manie de lui passer la main dans les cheveux. Et Conrad... Conrad, le soliste de la nat'artistique. Champion d'apnée et de vantardises, celui qui n'a peur de rien. Loric le sait bien, pourtant, que Conrad a peur, lui comme les autres. Iels ont toutes et tous peur de ne pas être à la hauteur. Peur de décevoir. Peur de perdre. Les soirées, c'est cette peur au ventre qu'on cache à coup de blagues et de grands fous rires, au fil du programme : massage, dîner, caisson, hypnose, sommeil. Et entre deux lignes de l'emploi du temps, cette envie qui le prend, parfois, de s'enfuir. Partir, tout quitter. Dans

ces moments-là, Loric s'imagine qu'il court dans un champ de blé, il crie aux arbres qu'il les aime, il caresse leur écorce rugueuse, fait face aux vagues de l'océan, bras ouverts... Cet océan désormais interdit de baignade dans la vraie vie... La vraie vie. L'interdit.

Loric ouvre les yeux. Dans la pénombre de son caisson de flottaison, le reflet des bulles dessine un nuage sur les parois. Une perle d'eau ruisselle. Il ferme les paupières. Aucun bruit, il n'entend que son corps, le sang qui pulse, ses doigts qui grincent quand il les fait bouger. Plus de lumière, ni de poids. Il flotte, ses pensées s'effilochent. Jo-Ann, sa façon de marcher, aérienne, une plume, un duvet... Jo... Ann. Non ! Demain, la natation, le ballet. L'olympien s'efforce d'en visualiser chaque mouvement. Cinq minutes de puissance musculaire, de souffle et de concentration qui ne doivent paraître que légèreté et beauté. Jo-Ann... Les traits de son visage lui rappellent ceux, si flous et si lointains, de sa mère. Elle est partie, il avait quatre ans. Et plus tard, les mains de son père, ses poings fermés, jointures blanchies par la tension, devant son lit d'hôpital. Revenir au ballet. Les maillots, rouges, un grand « V » noir iridescent dans le dos. Dans sa tête, Loric se joue la musique du ballet, *Thriller*, un classique de la fin du XX^e siècle. Hurllement de loup à l'orgue numérique, rythme, battement cardiaque. Carpé arrière, poussé. Son père, ses mâchoires serrées. *Vrille descendante... Changement de formation. Double*

ballet leg. Dad... Son dos voûté sous la peine quand il quitte la chambre. Son silence. Apnée. Porté éjecté... Torpille, rétropédalage dissocié. Le visage de Jo-Ann se dissout dans ces cinq minutes de ballet à répéter, encore et encore, dans son cerveau.

Une lumière clignotante extrait Loric de sa méditation ; il bouge les épaules pour s'extraire du caisson de flottaison. Programme libre et programme technique, demain, il faut que tout soit parfait. Il a déjà passé la gymnastique, sol et agrès, le sport collectif – il a choisi le handball, il aime son côté rapide et violent, et la partie en finale contre les Rouge et bleu d'outre-océan a été acharnée. Oui, demain, il doit déchirer. Demain, c'est sa dernière épreuve, et il est à un fil de gagner.

La nuit s'est écoulée trop vite. Loric plisse des yeux, le bassin scintille à leurs pieds. Immersion dans la Seine, les huit membres de l'équipe en symbiose. Chaque mouvement s'enchaîne avec une fluidité de rêve. Loric ne pense plus, il est un corps qui nage et qui pulse au rythme de la musique. Respirer, plonger, apnée. Final : *formation diamant, tête hors de l'eau, ouvrir les yeux, effet pupilles de dragon, bras en V.* Explosion d'applaudissements ! Sortir de la Seine, tous les huit, tête haute, épaules en arrière. Sourire. Le public exulte. Le jury prend à peine le temps de délibérer : 10 sur 10 en technique, 10 sur 10 en artistique, iels sont les meilleurs ! Les équipes suivantes ont des programmes moins

rodés, certaines prennent des risques mal calculés. Quand c'est au tour de celle des mouvants, Jo-Ann en soliste, Loric retient son souffle. Leurs maillots phosphorescents les transforment en créatures des abîmes. Loric sait que Jo-Ann a regardé leur prestation : après leur 10 sur 10, difficile d'espérer gagner. Il voudrait lui dire que ce n'est pas grave, qu'être là c'est déjà merveilleux, que « l'important c'est de participer »... Mais on sait toutes et tous que l'important c'est de gagner. Se surpasser, aller au-delà de leurs limites, celles de l'équipe, celles de leurs corps, quels qu'ils soient, exploser les contraintes de la gravité. Le temps d'un souffle, devenir des surhumains.

À peine le temps de dénouer sa nuque et de changer de maillot, Loric croise le regard de Jo-Ann et lui fait signe : elle a nagé comme une déesse. Reste le pire sans doute, l'attente. Ses doigts tremblent, il a du mal à garder un rythme cardiaque en dessous de quatre-vingt, c'est beaucoup pour lui. Les jurés délibèrent. Le temps est figé. Jusqu'à ce qu'un son de cor s'élève et englobe le stadium tout entier. Les chiffres défilent, Loric a du mal à les retenir. Il calcule avec ses résultats, vérifie les scores. Il compte, recompte. Il a du mal à y croire, mais le résultat s'affiche en rouge au-dessus de la foule : son nom se déploie en ailes ouvertes sur le ciel... Le souffle retenu du stadium explose en un cri phénoménal : il est sacré champion des J.O.I. 2052 ! Son cri libère la rage tapie en lui depuis si longtemps.

Il se lève, mais son corps ne répond pas. Bien sûr... Dix ans qu'il ne répond plus, depuis cet accident de *flying hoverboard*, douze mètres en chute libre, ça ne pardonne pas, sa colonne vertébrale y est restée. Oh, si son père avait été là comme il l'avait promis, s'il avait pu faire venir les secours plus vite, qui sait, peut-être qu'un bidouillage bionique aurait été possible ? Mais le quart d'heure passé à attendre couché sur le sol, seul, le dos en miettes, a anéanti tout espoir de reconstruire ce qui était brisé.

Loric retombe sur son fauteuil, il le fait glisser hors de la capsule de réalité virtuelle, enlève son *Mask* et lève les bras pour saluer la foule. Sa rage s'est transmuée en pur bonheur, il exulte : champion. Il est champion ! L'équipe l'entoure et le soulève hors du fauteuil, ceux qui marchent le portent en triomphe. Il rit. Toutes les heures passées à s'entraîner dans les métavers éclatent dans ce rire. Son père est là, qui l'acclame, cachant ses larmes. Et plus loin derrière, Jo-Ann suit le cortège sans le quitter des yeux. Loric n'a qu'une peur, c'est que son cœur explose à battre si fort. Il a gagné ! Il s'est dépassé. Il s'est libéré de l'accident, de ce trou noir creusé dans son enfance, libéré de la culpabilité de son père, de l'absence de sa mère... Oui, son cœur bat à faire tomber tous les murs autour de lui. Il se retourne, regarde Jo-Ann, lui sourit. Désormais, il sait que son cœur bat pour autre chose que les J.O.I. Désormais, il sait qu'il va se battre aussi dans la « vraie vie ».



Christelle Dabos

PAS ASSEZ

Elle ouvre les yeux en grand. Le bruit lui rentre dedans ; l'électrise. Les gens hurlent tous plus fort les uns que les autres, agitent des drapeaux orange, chantent à gorge déployée, soufflent et sifflent. Ils se lèvent, se rassoient, puis se relèvent comme une seule personne.

Elle se croirait dans un arbre assailli d'étourneaux.

Elle est trop petite. Elle entend tout, elle ne voit rien.

Sa mère la hisse sur ses épaules, et soudain le monde s'inverse. Elle voit tout et elle n'entend plus. Ou plutôt, elle a cessé d'écouter. Le terrain a pris toute la place : il est immense. Une pelouse pareille à un échiquier, mais il n'y a là que des reines. Celles qui portent un maillot orange sont époustouflantes. Les joueuses se disputent le ballon qui roule, qui vole, qui bondit, qui plonge vers les filets – la foule fait « Ah ! » –, qui ricoche sur le poteau – la foule fait

« Oh ! », et c'est fluide comme de l'eau, et c'est fou comme le vent, et elle sent, juchée sur les épaules de sa mère, ses propres jambes frémir, contaminées par l'envie délicieuse de courir, de frapper, de marquer !

Plus tard, sur la route du retour, au milieu des klaxons des supporters, sa mère cherchera son regard dans le rétroviseur pour lui demander :

– Alors, Crevette, ton tout premier match : c'était comment ?

Et elle lui répondra :

– Pas assez.

Et voilà.

À chaque fois je me dis que, promis, juré, craché, j'en ai fini avec le foot et, à chaque fois, je me retrouve avec un ballon au bout du pied.

Ça a commencé dans la cour d'école, ça continue dans la cour du collège. Ça me poursuit jusque dans la cour de notre immeuble, un match improvisé que je n'ai pas pu refuser aux potes, alors que je préférerais m'abrutir devant la télé, quitte à faire encore soupirer Maman.

– Passe ! Passe !

Je passe le ballon, donc – bon débarras. Mon équipe marque. Explosion de joie. Moi, je ne ressens rien. On dit « jouer au foot », mais ça n'a jamais été un jeu à mes yeux. Ça me ramène sans cesse au ras du sol, ça me rentre corps et âme à l'intérieur des pieds, ça me ratatine, ça m'aplatit, alors que moi, oui,

moi, je voudrais... je ne sais même pas ce que je veux, en fait. Pourquoi est-ce que je m'impose ça ? Pourquoi je ne dis jamais non à l'appel du ballon ?

Oh, allez, je la connais très bien, la raison.

Elle se tient assise en ce moment même sur une benne à ordures, dans un coin de la cour, avec son éternel survêt orange, capuche rabattue. Elle assiste au match en fronçant les sourcils.

Je joue pour elle, à cause d'elle, depuis toujours ; ou presque.

– Arrête de gober les mouches !

J'intercepte de justesse le ballon qu'on m'a envoyé. Je dois me concentrer sur la partie. Et la gagner, de préférence.

Cette gamine, sur la benne, personne ne peut la voir à part moi. La première fois qu'elle m'est apparue, je ne me rappelle pas mon âge. Nous étions en vacances à la mer. J'avais échappé à la vigilance de Maman. J'entends encore ses cris et ses soupirs : « Crevette ! Rah, là, là ! Tu es où, Crevette ? » Je ne m'en souciais pas, je ne comprenais rien à son exaspération. Et puis surtout, il y avait ce gros ballon tricolore sur la plage, oublié là par une famille. J'ai fait ce que tout enfant ferait dans la même situation : j'ai tapé dedans de toutes mes forces. Et pouf ! soudain, la gamine était devant moi, une douzaine d'années à la louche, les pieds dans le sable, les mains au fond des poches, sa capuche orange sur les cheveux et ce regard aigu, déjà exigeant.

Elle m'a dit : « Pas assez. »

Et depuis, elle me suit partout en silence. Elle marche derrière moi sur les trottoirs, elle patiente près de la porte de la classe, pendant les cours, elle hante les galeries des centres commerciaux où Maman me traîne en soupirant chaque samedi, elle rôde dans les couloirs de notre appart, elle s'installe au bord de mon lit quand je me couche et n'en décolle plus jusqu'au réveil.

Contrairement à moi, la gamine ne grandit pas.

Je sais ce qu'elle attend. Que je lace mes baskets. Que je tape dans un ballon. Que je gagne.

Je finis toujours par lui céder. Alors, je m'élançe vers le terrain, j'intègre n'importe quelle équipe, je cours, je tire, je feinte, je dribble, je contre, je marque parfois. Et lorsque, hors d'haleine, les mains sur les genoux, après une victoire écrasante comme en cet instant précis dans cette cour d'immeuble, tandis que mon équipe pousse un cri de triomphe, je pense que ça y est, que j'ai tout donné, que je ne pourrai jamais faire mieux, que la gamine me laissera enfin en paix, oui, même maintenant, elle vient à moi et du fond de sa capuche, elle me lance d'une voix que personne d'autre ne peut entendre :

– Pas assez.

Je ravale un rire. À quoi je m'attendais ? Un match sur du béton comme ça, sans spectacle et sans panache, bonjour l'amateurisme ! Bien sûr que ce n'est pas assez. Déjà mes potes sont loin, leurs parents les appellent

aux balcons, il commence à se faire tard, et je me retrouve en tête-à-tête avec la gamine. Son regard me presse comme un citron. Je suis en colère, mais surtout j'ai peur. De ne jamais être libre, de ne jamais être moi, juste moi, seulement moi.

– Et ça, je lui réponds, c'est assez ?

Le ballon est resté sur le goudron. Je tape dedans comme dans celui de la plage autrefois : de toutes mes forces. Pendant un bref instant, ce minuscule moment où j'ai flotté en apesanteur, avant que mon élan retombe, et moi avec, j'ai senti quelque chose de nouveau, de puissant, d'absolument essentiel, mais je n'ai pas eu le temps de me demander ce que c'était.

Le ballon a brisé une fenêtre. Et pas n'importe laquelle : celle de notre appart du rez-de-chaussée. À travers la vitre éventrée, Maman me regarde, les yeux arrondis.

Tiens, pour une fois, elle ne soupire pas.

Elle cherche son air.

Elle est entrée en trombe dans le vestiaire. Elle s'écrase sur le banc, arrache son brassard de capitaine, s'essuie le visage dans son maillot, et souffle. Elle voudrait expulser la tempête, mais elle n'y arrive pas. Elle se relève et frappe son casier à coups de crampons.

– Allez, arrête, on a perdu, c'est pas la mort ! Elle pivote vers ses coéquipières qui viennent de la rejoindre au vestiaire. Elles l'observent toutes avec appréhension. L'une d'elles s'avance.

– On le savait qu’elles étaient meilleures en face. On n’a pas trop creusé l’écart, c’est déjà ça, non ?

– Déjà ça ?

Elle éclate de rire – un rire féroce, sans concession.

– Vous n’avez aucune fierté ? C’est quoi, cette attitude de perdantes ? Tu m’étonnes qu’on soit battues d’avance ! On avait plein d’occasions ! Plein ! Elles étaient où, nos attaquantes, hein ? Une passoire, notre défense ! Et, toi, la gardienne, dans quel camp tu es ? C’est du self-service pour l’équipe adverse, cette cage ! Elles s’invitent comme elles veulent, elles font leur shopping, trois petits tours et puis s’en vont ! Noue-leur un joli ruban cadeau autour du ballon tant que tu y es !

Elle se vide les poumons à hurler ainsi sur ses coéquipières, très choquées, mais la tempête ne s’évacue pas. Le pire, c’est qu’elle se sait injuste. Leurs queues-de-cheval sont défaites, leurs fronts luisent de sueur, certaines essuient rageusement une larme. Elles se sont toutes données à fond sur le terrain.

Et pourtant, ça n’a pas été assez.

Ça n’est jamais assez.

Elle devrait s’excuser, au lieu de quoi :

– J’étouffe ici.

Elle quitte le vestiaire sans s’être changée, sans même attendre le débriefing de l’entraîneur. La vérité, c’est qu’elle a réellement du mal à respirer. Sa mère l’attend à la sortie des locaux, dans le parking du stade, avec un petit sourire qui achève de l’excéder.

– Ce n’est pas grave, Crevette, vous vous êtes bien déf...

– Ne m’appelle pas comme ça.

Elle arrache des mains de sa mère son survêt porte-chance – orange, la couleur de son club fétiche. Elle l’enfile et rabat la capuche. Entre ses côtes, la tempête bat son plein. Elle retournera vite sur le terrain, ça oui, et elle y prendra sa revanche.

Qu’est-ce que je fais là, moi ?

Depuis ce matin, j’enchaîne les tours de terrain, les exercices d’appuis dans des cerceaux et les slaloms entre des plots. Le sifflet de l’entraîneuse me donne mal à la tête. C’est samedi, il pleut, je devrais faire la grasse mat’ comme l’ado que je suis.

Je n’ai jamais pris du plaisir à jouer au foot, mais là, appelons un chat un chat, c’est une purge.

Je reprends mon souffle, mains sur les hanches et je contemple, pleines d’herbe trempée, les chaussures neuves à mes pieds. Cadeau de Maman. Ça et l’inscription au stage. Je devine son parapluie parmi ceux des autres parents, dans les gradins. Après la fenêtre cassée, elle et moi avons eu notre plus longue et notre plus étrange conversation. Nous avons mangé des pâtes au beurre dans la cuisine, tandis que le vent s’infiltrait sous le scotch mal collé.

– Et ça t’arrive souvent de frapper dans un ballon comme ça ?

– Plutôt, ouais.

– Souvent comment ?

– Souvent, souvent.

– Et ça te plaît ?

J'ai senti sur moi les yeux de la gamine, assise entre la chaise de Maman et la mienne, coudes sur la table. J'ai aussi senti sur moi le poids de tous les trophées de foot qui prennent la poussière dans les vitrines de notre appart. Des trophées remportés il y a bien longtemps par quelqu'un d'autre.

Alors, j'ai menti :

– Ouais.

Soupir de Maman.

– Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ? J'ai toujours eu l'impression que...

– Que quoi ?

Maman a cherché prudemment ses mots en enroulant les pâtes autour de sa fourchette.

– Que le sport, Crevette, ce n'était pas ton truc.

Ça m'a toujours fait bizarre qu'elle me surnomme ainsi. Comme si ce n'était pas vraiment à moi que c'était destiné. Qui appelle son gosse « Crevette », franchement ? J'ai regardé la gamine entre nous ; Maman, décontenancée, n'y a vu qu'une chaise vide.

– Peut-être que tu me connais pas tant que ça.

C'était très cruel de ma part, mais c'était très sincère aussi. J'ai failli ajouter autre chose, puis j'ai renoncé. J'ai pensé qu'elle ne comprendrait pas.

Et donc voilà, une semaine après : inscription au club.

– Pas assez.

Je relève les yeux vers la gamine, plantée devant moi sur la pelouse, le regard dur sous sa capuche orange. Autour de nous, ça court, ça s'échauffe, ça tire, ça passe, ça siffle, c'est trempé et j'ai le sentiment de n'avoir jamais été si peu à ma place. Beaucoup trop près du sol.

Ce n'est pas comme si j'avais le choix, hein ?

Je réponds :

– Je sais, je sais.

Et je reprends mes tours de terrain.

Elle réceptionne le ballon. Elle est cernée de partout. Elle joue des jambes, trouve une échappatoire et fonce droit devant. Toujours aller de l'avant, ne pas concéder un centimètre à l'équipe d'en face. Tout entière à ce qu'elle fait, elle n'entend pas les encouragements de sa mère dans les gradins ; elle n'entend pas non plus le son étrangement rauque de sa propre respiration. Elle conduit la balle comme si celle-ci la prolongeait. Elle la transmet ici, la récupère un peu plus loin ; liées. Elle cherche l'emplacement parfait, celui d'où elle pourra tirer au but. Elle voit tout : la position des adversaires, celle de ses coéquipières, les forces et les failles de ce maillage en mouvement, toutes les possibilités stratégiques. Ce monde à l'horizontal est le sien. Elle vibre de chaque fibre de son corps, en osmose avec le terrain.

C'est cette grâce-là qu'elle recherche, qu'elle voudrait rendre éternelle. Qui ne dure jamais assez longtemps.

Qui s'arrête ici même.

Elle vient de faire une passe – une passe absolument parfaite, et l'ailière gauche l'a manquée. Le ballon retombe aux pieds de l'adversaire, inarrêtable... vite, demi-tour ! Elle court à pleine vitesse, sa respiration se fait de plus en plus étroite, mais il est trop tard. Le ballon plonge dans leurs filets. Un point absurdement perdu.

Sa passe était parfaite.

Elle devrait rester concentrée, le match n'est pas terminé, mais la tempête éclate en elle. Elle se précipite sur l'ailière gauche :

– Mais qu'est-ce que t'as encore ?

Elle ne terminera jamais sa phrase. L'air lui manque. Elle s'écroule. Elle suffoque ! Étendue sur la pelouse, elle ne voit pas, penchés sur elle, les visages affolés de ses coéquipières, de ses adversaires, de l'arbitre et de sa mère. Elle écarquille les yeux sur le ciel.

Pas assez.

J'ai de plus en plus de mal à me reconnaître dans la glace de la salle de bains. Je ne sais pas si c'est le foot ou quoi, mais ce n'est pas moi que je vois : c'est la gamine. Je n'avais jamais remarqué à quel point je lui ressemblais. Peut-être que je commence vraiment à disparaître pour lui laisser ma place, après tout. J'ai même fini par m'acheter un survêt orange, ce qui a beaucoup étonné Maman, et qui l'a un peu mise mal à l'aise aussi, je crois.

La gamine se tient assise en silence à côté de moi, dans le bus qui me conduit au collège. Qui est le fantôme de l'autre ? Ce matin, c'est cours de sport – pardon, d' « éducation physique ». Je traîne des pieds, j'en ai plus que ma dose. Le bon côté de la chose, c'est qu'on y fait à peu près tout sauf du foot. La gamine s'assied dans un coin du gymnase, maussade, les jambes ramassées contre elle. Chaque heure passée hors du club de foot la renfrogne.

– Aujourd'hui, annonce le prof d'une voix forte, c'est saut en hauteur ! Technique dite du « Fosbury » ou « rouleau dorsal ». On démarre mollo, ne me tirez pas ces têtes-là. Pas de barre pour le moment, vous allez juste prendre votre élan, appui sur un seul pied, côté jambe dominante, vous sautez de dos, tête la première, et vous vous laissez tomber sur le matelas. Rien d'insurmontable, donc. Allez, hop, hop, hop, hop !

Toute la classe se met en file. L'exercice ne plaît pas : beaucoup courent, puis se dégonflent au moment de sauter. Les pitres font n'importe quoi. Le prof roule des yeux. Mon tour arrive. J'étudie l'épais matelas bleu à quelques pas de moi. Sauter de dos ? Je n'ai jamais fait ça encore, mais ça ne doit pas être plus compliqué que slalomer avec un ballon entre des plots.

J'ai un regard automatique pour la gamine, qui m'observe intensément, le menton sur ses bras croisés, et je m'élançe. J'effectue une course en courbe, chaque foulée me donnant plus de vitesse. Accélération instinctive. Impulsion au sol.

Je décolle.

Tout ralentit. Ma tête se renverse d'instinct en arrière, mon dos se creuse, mes bras suivent le mouvement, mes jambes se soulèvent. Je vole ! Je suis un oiseau à l'envers et, pour la première fois de ma vie, je déploie mes ailes. Deux secondes d'éternité. Mon corps s'enfonce dans le matelas, puis rebondit, puis s'enfonce à nouveau. J'y reste un long moment, incapable de prêter attention aux sifflets de ma classe. Mon sang pétille à travers toutes mes artères. L'intérieur de ma poitrine s'est comme élargi. Je respire, je suis en vie, je ris et je crois que je pleure un peu aussi. C'est ça. Ça que je suis.

Quand je me relève enfin, les yeux de la gamine luisent sous sa capuche.

Elle quitte le gymnase.

Sans moi.

Je la retrouve quelques heures plus tard, à mon retour de collège, assise à côté de Maman dans la cuisine. Les deux m'attendent et, quand je m'assieds en face d'elles, je prends conscience de ce que je savais déjà : ce n'est pas moi qui ressemble à la gamine. C'est Maman.

– Je voudrais qu'on parle, Crevette.

– Moi aussi. Toi d'abord.

Maman paraît surprise. Pas tant par ce que j'ai dit que par la façon, douce et ferme, dont je l'ai dit. Elle attrape son inhalateur et se le pulvérise dans la gorge. La gamine se détourne. Maman semble

toujours chercher son air : peut-être est-ce pour ça qu'elle soupire autant.

Elle se lance :

– Je n'aurais pas dû t'inscrire à ce club. Je savais que tu te forçais. Pour moi. À cause de moi. Je suis désolée. Je rêvais de passer pro, sauf que voilà, mon asthme s'est déclaré : fin de la partie pour moi. Ce regret-là... ce n'est pas toi qu'il aurait dû hanter. Je suis désolée, Crevette. Même de t'appeler « Crevette », en fait. Ta mamie me tanne avec ça depuis toujours, et voilà que je fais pareil. Je suis désolée. Je suis tellement, tellement désolée.

Maman passe un doigt rapide sur ses cils. Elle prend une profonde inspiration. Son regard s'évade par la fenêtre que j'ai cassée, dont la vitre a été changée depuis. La gamine assise entre nous a disparu. Elle n'est pas sortie de la cuisine, non, elle a tout simplement cessé d'être là. Elle ne reviendra plus.

J'attrape la main de Maman.

– Je l'ai trouvé. Mon truc à moi.

Ce soir-là, je me mets au lit sans un coup d'œil pour ce bord où la gamine avait l'habitude de s'installer. Je frémis de ce que j'ai vécu pendant mon saut. Je fixe le plafond de ma chambre sans vraiment le voir ; celui du gymnase m'habite encore, comme si j'étais toujours en train de flotter quelque part entre le sol et le ciel.

Avant de sombrer dans le sommeil, un murmure m'échappe :

– Pas assez.



Philippe Lechermeier

VAS-Y, SAUTERELLE!

Une figurine miniature. Voilà ce à quoi elle songeait alors que son père quittait le vestiaire en boitant, laissant s'engouffrer la rumeur comme les flammes d'un immense brasier. Une figurine miniature représentant un dragon aux écailles vertes et luisantes. Du moins ce qu'il en restait après toutes ces années où avec sa sœur, elles s'étaient chamaillées pour le posséder, finissant par arracher sa longue langue en plastique rouge.

Une fois la porte refermée, le grondement du public continuait à lui parvenir, plus assourdi cette fois, étouffé, à la manière du ronflement d'un poêle en hiver. Elle posa ses mains sur ses cuisses. Sous la peau blanche, le réseau bleu de ses veines faisait comme des milliers de rivières souterraines. Son père n'avait laissé la porte entrouverte que quelques secondes, le temps de récupérer sa béquille et pourtant

cela avait suffi pour que son cœur se mette à battre plus fort, réactivant le sang qui irriguait son corps, et qu'elle sente monter la tension qui l'envahissait avant chaque combat.

Elle ouvrit ses mains, déplia ses doigts, examinant une à une ses phalanges, listant mentalement les cuticules arrachées, un ongle encore noirci ou le pansement qu'il faudrait remplacer.

– Tu es prête ?

Plongée dans ses pensées, elle avait presque oublié la présence de Soumia qui, analysant une dernière fois les statistiques de son adversaire, espérait y trouver le point faible qui lui permettrait de l'emporter. Au zip de son sac et au bruit du couvercle que la jeune femme dévissait, elle devina l'odeur du liniment. Quelques secondes plus tard, un parfum puissant envahissait ses narines. Un mélange d'herbes macérées, de citron, de camphre et d'autres ingrédients avec lesquels son entraîneuse préparait elle-même ce baume dont elle gardait le secret.

Glissant un tabouret sur les carreaux gris, Soumia s'installa en face d'elle. Si près qu'elle pouvait sentir son souffle sur son visage quand, puisant dans le pot une épaisse couche de crème grasse, elle se mit à lui en enduire les mains.

– Son flanc droit... expliqua-t-elle en s'appliquant à faire pénétrer la pommade au plus profond de sa peau. Son flanc droit, c'est le seul point faible que j'ai décelé.

Pendant que Soumia lui massait les mains et les bras tout en lui prodiguant ses conseils, sa queue-de-cheval sautillait au rythme de ses gestes. Elle avait mis un certain temps à apprécier cette femme que la fédération lui avait désignée dans l'urgence. C'était après le limogeage de son entraîneur, celui qui la suivait depuis des années et qui l'avait repérée alors qu'elle n'était qu'une petite fille. Le Cannibale. C'était son surnom. C'était surtout la dernière médaille d'or décrochée par le pays et c'est sans doute pour ça qu'on lui avait tout pardonné. Notamment son acharnement à envoyer au combat des champions à peine formés. Comme si la seule chose qui comptait à ses yeux, c'était de mettre à terre l'adversaire, qu'importe le nombre de combattants qu'il faudrait sacrifier.

Alors que l'embrocation commençait à agir, apportant une sensation d'apaisement sur chacun de ses muscles, Soumia prit son visage entre les mains, la forçant à affronter son regard, même si elle savait qu'elle n'aimait pas ça. Surtout avant le combat où elle avait l'habitude de rester plongée au fond d'elle-même afin de mobiliser toute son énergie. Le Cannibale n'aurait jamais fait ça. Du plus loin qu'elle se souvint de lui, elle ne se rappelait pas le moindre contact physique. À part la première fois, quand elle avait visité le centre national – là où elle allait habiter –, et qu'après avoir serré la main de ses

parents, il avait pris la sienne, encore minuscule, plus pour éprouver sa puissance que pour véritablement la saluer.

– Tu vas gagner, tu as compris ?

L'haleine douce de Soumia glissa sur son visage, la faisant revenir à la réalité et l'obligeant à nouveau à la regarder. Ce n'était pas qu'elle craignait de fixer les gens, bien au contraire. Elle n'était pas du genre à détourner la tête, « toute petite, elle plantait ses yeux dans ceux qui se penchaient sur son berceau. Et puis, elle ne les lâchait plus jusqu'à ce qu'ils sortent de son champ de vision, racontait sa mère dans les interviews, quand les journalistes venaient faire le portrait de la "championne", comme si c'étaient des couteaux... »

Ce n'était donc pas le regard franc et déterminé de Soumia, ni sa queue-de-cheval virevoltante qui allaient lui faire baisser la tête. Ce qui la gênait, c'est que ça l'obligeait à s'arracher à elle-même, comme si elle devait retirer son peignoir trop tôt, avant même de se retrouver sur le ring et qu'elle n'avait pas encore puisé toutes ses forces. Mais Soumia était de cette nouvelle génération d'entraîneurs. Pas de celle du Cannibale, avare en mots et en contacts humains et dont il fallait deviner les intentions plutôt que d'attendre qu'il formule une consigne précise. Soumia, comme tous ces coachs qu'avait embauchés la fédération pour préparer les J.O. verbalisait tout ;

les bonnes comme les mauvaises choses, les encouragements comme les reproches, veillant toujours à rester bienveillante quand bien même elle s'agaçait de ses retards à l'entraînement ou d'une perte de masse musculaire après plusieurs jours passés avec ses amis.

Dans un premier temps, cela l'avait profondément agacée. Tous ces chiffres, ces courbes, ces statistiques. Ces tableaux, ces plannings, ces check-lists. Ces entraînements croisés, ces stages collaboratifs, ces interminables débriefings. Tout comme son regard limpide, ses gestes fermes et mesurés, sa queue-de-cheval qui bougeait quand elle approuvait de la tête. Jusqu'au jour où, au sortir d'un combat qualificatif qu'elle avait gagné avec une facilité déconcertante, elles étaient tombées dans les bras l'une de l'autre pour une brève étreinte. Parce que force était de constater que ça marchait, ces méthodes psychoscientifiques, ces régimes médico-diététiques, ces longues séances d'analyses vidéo !

En grandissant, le dragon en plastique les avait complètement désintéressées, elle et sa sœur, tout comme quantité d'autres jouets. Pendant un temps, il s'était retrouvé dans l'entrée de leur maison, dans le panier où chacun jetait ses clés. Puis, sur le bord du tableau qui dissimulait le compteur électrique, dans la cuisine et sur le buffet du salon. Et un jour, alors qu'elle rentrait pour les rares vacances que lui

accordait la fédération, elle s'était rendu compte qu'il n'était plus là. Et elle l'avait oublié.

Après avoir longuement massé ses mains et ses bras, Soumia s'attaqua à ses épaules et son dos. Faisant pénétrer le baume en profondeur, elle s'appliqua à passer d'un muscle à l'autre, lui donnant le sentiment qu'elle devenait plus forte à mesure que sa peau luisait.

Quelques coups timides les arrachèrent à ce rituel hypnotique. Soumia se leva et après avoir brièvement entrouvert la porte, elle la referma, récupérant au passage dans son sac, des bandelettes de gaze fine :

– Je leur ai dit de patienter cinq minutes, la rassurait-elle en voyant son regard inquiet.

Puis, plaçant à nouveau le tabouret en face d'elle, elle entreprit d'enrouler les bandelettes autour de ses mains et ses poignées. C'était un moment d'une grande douceur, d'intense communion, où Soumia s'assurait que ses mains étaient bien protégées. Un moment d'une grande fragilité aussi, car elles savaient toutes deux que la douceur ferait place à la douleur quand le combat débiterait et qu'elle distribuerait ses premiers coups.

Quand à nouveau, on cogna à la porte, elle eut le sentiment qu'à peine quelques secondes étaient passées. Et alors que Soumia se relevait pour ouvrir, elle s'empressa d'enfiler son peignoir avant de passer en vain sa main sur sa tête fraîchement rasée.

C'était sa sœur et étonnement, en la voyant entrer, poings tendus en avant, elle se demanda laquelle des deux avait arraché la langue du dragon miniature.

Elle l'accueillit les bras grands ouverts, veillant bien à ne pas défaire les bandages :

– T'es la plus forte, sauterelle. Tu le sais ?

Sa sœur était l'aînée et même si cela faisait de nombreuses années qu'elle l'avait dépassée, elle continuait à l'appeler ainsi.

– P.. d'ambiance, lâcha-t-elle encore alors que l'atmosphère survoltée du stadium faisait trembler jusqu'au sol.

Elle approuva les propos de sa sœur d'un mouvement de tête. Déjà, en temps normal, elle n'était pas bavarde mais avant un combat elle devenait quasi muette.

– Papa t'embrasse. Il me charge de te dire que tu dois attaquer par le flanc droit. Et qu'il t'aime. Plus que tout. Enfin, à part moi... conclut sa sœur en éclatant de rire tout en la serrant avec force.

Elle se laissa enlacer, songeant à son père qui disparaissait avant chaque combat, incapable de maîtriser son angoisse. La plupart du temps, il ne rejoignait pas les places que la fédération réservait aux familles, préférant rester à proximité de la sortie ou se réfugiant en boitant dans les couloirs quand le combat tournait mal. Il ne supportait pas de voir souffrir, disait-il. Mais elle savait que ce n'était pas que ça. Pas seulement la peur de voir sa fille

déchiquetée par son adversaire. Elle savait que ce que son père revivait à travers elle, c'était son dernier combat. Ce combat qui l'avait laissé presque mort et qui lui avait valu de perdre sa jambe. Et bien sûr, qui avait mis fin à une carrière prometteuse. Et encore, avait-il eu beaucoup de chance, se disait-elle à chaque fois qu'elle visionnait les images.

Sa mère était plus sereine, et quand elle la prit à son tour dans ses bras – ma chérie, ma toute petite –, elle sentit immédiatement le calme qui émanait d'elle. Elle aussi, avait combattu et si elle n'avait pas à rougir de sa carrière, elle n'avait jamais affronté que des poids légers. Le seul stigmate qu'elle en gardait, c'était la brûlure qui faisait comme une fine cicatrice le long de sa joue et qui la rendait encore plus séduisante.

– Hééééééééé ! Maëlys et JérémY pénétrèrent dans le vestiaire et Soumia, l'œil sur l'horloge, lui fit comprendre qu'elle avait cinq minutes, pas une de plus, pour saluer ses amis. Ses *meilleurs amis* et même un peu plus se dit-elle alors que sa mère s'écartait et qu'ils se précipitaient pour l'entraîner dans une ronde à la fois tendre et ridicule, rituel immuable quand ils se retrouvaient tous les trois et qui s'achevait par un baiser.

– Quelle ambiance ! C'est le grand soir ! dit JérémY, tout excité.

– Je suis tellement fière de toi, ajouta Maëlys en l'enrobant de toute la douceur de son regard.

– Tu vas gagner, hein ?

– Oui, tout le pays a les yeux braqués sur toi !

– Et surtout le laisse pas trop t'abîmer, OK ? Après la victoire, on compte bien fêter ta médaille et on préfère que ce soit avec la plus belle des championnes !

Elle acquiesça, les yeux brillants. La fête, la médaille, elle n'y avait même pas songé. Avant cela, elle avait une immense montagne à franchir. Pire, un massif, dont les sommets se succédaient sans qu'elle en voie la fin.

Elle secoua la tête, repensant aux conseils du Cannibale. Et à ceux de Soumia. Ne jamais envisager l'obstacle dans sa totalité mais morceau par morceau. *Step by step*, une marche après l'autre pour coup après coup, décrocher la victoire. Et, s'efforçant d'imaginer cette fête qui l'attendait en cas de succès, elle afficha son plus beau sourire pendant que ses amis lui serraient le bras, lui caressaient la joue, comme pour garder le souvenir de son visage et de son corps encore intacts.

À l'écart, Soumia, releva un sourcil et sans qu'elle ait besoin de prononcer un mot, elle comprit que pile dans une heure, elle monterait sur le ring. Quand elle se tourna vers ses amis, eux aussi comprirent qu'il était temps de partir et comme pour mieux le confirmer, la musique puissante qui précédait chaque combat fit résonner l'édifice, rapidement suivie de la voie du speaker.

– N'oublie pas ! On veut te retrouver plus belle que jamais ! dirent-ils avant une dernière étreinte.

– Et on t'aime ! De toutes nos forces !

À nouveau, profitant de l'ouverture de la porte, l'ambiance assourdissante de la salle se répandit dans le vestiaire. Et aussi, cette odeur de soufre qui accompagnait chaque affrontement. D'un coup d'épaule, Soumia la referma, laissant place au grondement de la foule encourageant les *pom-pom girls*.

– Respire lentement, dit-elle en se plaçant derrière elle pour frictionner ses omoplates.

Tout en écoutant les recommandations de son entraîneuse, elle se laissa envahir par des images heureuses et réconfortantes. Elle et sa sœur, enfants, jouant dans la cabane au fond du jardin... Son premier jour au collège, quand perdue au milieu de la cour, Jérémy et Maëlys s'étaient rapprochés d'elle...

– Tes jambes. Tu sais que c'est ton point fort. Tu dances, c'est ça que je veux voir, des mouvements, de la grâce, des figures, des arabesques.

Alors que ses pensées continuaient à divaguer, les doigts de Soumia poursuivaient leur chemin sur son dos, malaxant chaque muscle, chaque vertèbre, tout en lui remémorant le plan de combat qu'elles avaient établi :

– Surtout, tu ne t'épuises pas dès le début. Laisse-le venir, évite à tout prix le corps à corps. Et quand ce lourdaud se découvrira, tu l'attaques sur le flanc droit,

là où il a été blessé lors du dernier combat. Et tu recommences, autant de fois qu'il le faudra. Jusqu'à ce qu'il tombe à terre.

À nouveau, les coups contre la porte l'arrachèrent à sa torpeur. Un simple regard sur l'horloge du vestiaire lui fit comprendre qu'il était l'heure et elle se releva, approuvant les dernières recommandations de Soumia. Puis, tout se précipita : le peignoir de satin brillant avec son nom brodé dans le dos, la porte qui s'ouvre, la chaleur qui se jette sur elle comme pour la dévorer et la traversée de la foule jusqu'au ring. L'adrénaline qui parcourt ses veines à une vitesse infinie, le sentiment de puissance qui se mêle à l'effroi, les cris, les sifflets. Les encouragements, les visages haineux, l'odeur de sueur, celle du feu, de la peur, l'after-shave, les parfums capiteux. Le service d'ordre qui écarte la foule, les pompiers prêts à intervenir, le regard confiant de sa mère, sa sœur qui l'encourage du poing, ses amis qui forment un cœur avec leurs doigts. Puis, les cordes, le ring, les flashes qui fondent sur elle comme des oiseaux fous, Soumia qui retire son peignoir et qui lui répète encore et encore :

– Son flanc droit ! Vise son flanc droit !

Alors qu'elle s'offre à la foule les bras levés, dans son dos, une rumeur encore plus puissante accompagne l'arrivée de son adversaire. Dans quelques secondes, elle se retournera pour l'affronter, prête à tout donner,

sachant le pays entier derrière elle. Peu à peu, elle n'entend plus la voix de Soumia, les cris de la foule, la musique assourdissante. Peu à peu, elle sent son pouls ralentir, le calme revenir et une acuité quasi surnaturelle de ses sens irriguer tout son corps : parmi les milliers de spectateurs, elle distingue son père, boitillant tout en haut des gradins, ses amis qui s'étreignent, sa mère et sa sœur déployant une banderole, *Vas-y, sauterelle!*

Les décibels crachés par les haut-parleurs glissent sur elle comme la main de Soumia, le speaker hurle son nom, celui de son adversaire. Pendant une fraction de seconde, tout paraît suspendu et la chaleur devient presque insoutenable. Alors, essuyant la sueur qui coule sur son front, elle se retourne pour faire face à celui qu'elle va combattre.

En découvrant son corps, elle a un temps d'arrêt.

Même si elle s'y était préparée, elle ne s'attendait pas à une telle puissance. Ce poids, cette envergure, d'un seul coup, la tâche lui paraît insurmontable.

– Son flanc droit, il faut que j'atteigne son flanc droit, articule-t-elle tout en repérant sous les écailles, juste au-dessus des pattes griffues, la partie de peau plus claire sur laquelle il faudra qu'elle s'acharne.

Le dragon fait bien dix pieds de plus qu'elle et la chaleur qu'il dégage est si intense qu'elle a l'impression que son visage va prendre feu. Quand l'arbitre fait sonner la cloche annonçant le premier round,

elle repense à la figurine en plastique. À ce jouet pour lequel sa sœur et elle se chamaillaient et qui avait fini par disparaître. Et soudain lui revint à l'esprit comment il avait perdu sa langue. C'est elle qui l'avait arrachée ! Quand sa sœur, alors qu'elles avaient décidé de le garder à tour de rôle un jour sur deux, avait refusé de lui rendre le dragon miniature.

Alors, respirant profondément, elle se met à tourner autour de son adversaire, fixant ses yeux minuscules et noirs et sa gueule de laquelle s'échappe une longue langue rouge et bifide. Puis, empuantissant toute la salle de son odeur de soufre, une flamme puissante qui en jaillit et qui illumine le ring des feux de l'enfer.

Vas-y, sauterelle !



SUSIE MORGENSTERN

La Sportive imaginaire

Au lieu d'être la super-héroïne qu'elle aimerait être, Ninon est née avec un truc en moins que les autres : elle ne peut pas toucher ses orteils. Presque tout le monde y arrive (certains avec la paume des mains !), mais elle, même pas avec le bout de son majeur, sauf si elle triche et plie (beaucoup) les genoux.

Ça semble pourtant si facile.

Dans sa tête, elle s'imagine à la place des danseurs, des patineurs, des gymnastes, qu'elle regarde sans relâche. C'est elle qui virevolte et s'envole. Mais en réalité (elle hait la réalité !), elle est toujours la dernière à être choisie pour les jeux d'équipe. C'est vrai, après tout : qui voudrait d'un boulet pareil ? Ne parlons pas des exigences du cours de gym à l'école. Cette école de sa petite ville aux États-Unis est aussi

intransigeante pour le sport que pour les autres matières. De toute façon, ne pas être sportive est pratiquement considéré comme anti-américain.

L'épreuve la plus angoissante qu'elle ait eu à surmonter pour obtenir son examen semestriel fut sans aucun doute une galipette. Sa mère essaya de l'entraîner. La prof de gym poussa ses fesses en plomb et en gélatine, mais elle ne réussit pas à faire la fameuse roulade diabolique, ni en avant, ni en arrière. Rien. Crispée, rigide, effrayée, agonisante. Les bébés savent le faire avant de marcher ! Est-ce qu'il existe un gène sportif qui lui manquerait ?

Pour Ninon, le sport est une autre planète, et les sportifs des extraterrestres. Ils passent leur vie à s'entraîner, genre huit heures par jour sinon plus depuis leur enfance. Elle trouve ça héroïque – même si elle n'y voit pas l'intérêt.

Comme l'amour, la passion a ses raisons que la raison ignore. Ninon aimerait que chacun puisse choisir sa façon d'être heureux mais surtout qu'on la laisse tranquille avec ces Jeux Olympiques que le monde entier va regarder à la télé sauf quelques rares chanceux qui auront déboursé l'équivalent d'un mois de nourriture d'un village en Afrique pour les voir en vrai. Bon, elle n'y a jamais assisté et n'a pas la moindre intention de s'y rendre, elle ne regardera aucune compétition à la télé non plus, mais impossible d'éviter le matraquage médiatique des jeux et de leurs vedettes. Elle ne peut pas y échapper même dans sa

propre maison ! Ah si quand même, il lui arrive de soutenir de façon patriotique et chauvine, excitée et fanatique, son pays aux finales de foot. Et puis, elle aime bien le patinage artistique... qu'elle regarde sur son petit écran. Voilà : YouTube est son sport favori.

Autre chose que Ninon exècre : les recommandations sur l'alimentation. Cinq fruits et légumes par jour, gna gna gna, ras-le-bol ! Manger équilibré ! Beurk ! Ne comprennent-ils pas que rien chez elle n'est équilibré ? ! Bon, mais ça, c'est une autre histoire. Revenons à nos haltères.

Dans le fond, elle n'a rien contre le sport, c'est le sport qui ne l'aime pas. Elle aussi, elle aimerait être sportive. Pas forcément une athlète olympique, mais légèrement, moyennement sportive. Elle a un corps qui fonctionne, mais elle se sent quelque peu handicapée. Le tennis, l'athlétisme, la gymnastique artistique ou rythmique, l'haltérophilie, etc. lui semblent hors de sa portée. Alors pourquoi ne pas inventer un sport qu'elle soit capable de pratiquer ?

Oui, après tout, pourquoi pas ? Ce « pourquoi pas » est coincé dans sa tête comme un disque rayé. Elle est née avec tout ce qu'il fallait : des bras, des jambes, des pieds et tout ce qui compose un corps humain. Elle aurait pu être autrement, n'est-ce pas ? Mais elle a la terreur de se servir de tout ce « matériel ».

Petite, elle était pétrifiée à l'idée de faire du vélo. Sa mère tenait la selle et répétait « Pédale, pédale,

pédale, pédale ! » jusqu'au moment où la main lâcha : elle décolla. À partir de ce moment-là, elle a adoré faire du vélo. C'est sportif, non ?

Et puis elle est tombée dudit vélo, et ce ne fut plus que douleur et malheur. Ninon décida qu'elle serait plus en sécurité en marchant. Le vélo fut abandonné pour rouiller en paix.

Quand il s'agit de faire ses devoirs et de se creuser les méninges, Ninon fonce. Elle ne craint ni les efforts ni les nuits blanches. Elle est la première de sa classe et l'a toujours été. Tout pour la tête, rien pour le corps. Le hic est que dans son lycée américain, le sport est aussi important que les maths. Il lui faut impérativement une note passable dans cette matière. Elle aimerait beaucoup réussir à décrocher une bonne note juste pour que sa moyenne n'en soit pas trop impactée mais sa mère (sa mère !) lui répète inlassablement qu'ils ne sont pas sportifs dans sa famille depuis des générations, pas la peine de taper dans une source desséchée d'avance.

Elle aurait surtout adoré être majorette ou *pom-pom girl*. Ce sont les filles les plus mignonnes et populaires du lycée avec des uniformes craquants. Elles défilent dans les couloirs de l'école comme des princesses et des reines.

Ninon s'était entraînée pendant des mois avec le bâton qu'elle jetait en l'air et, au lieu de le rattraper, il atterrissait systématiquement sur sa tête ou son dos

l'imprégnant de bleus au passage. Au concours des *pom-pom girls*, il fallait non seulement faire la cabriole, mais aussi la roue, le grand écart, sauter avec les jambes et les bras écartés, danser, faire des figures acrobatiques. Il fallait de la souplesse, des muscles, de la persévérance et surtout de la confiance en soi.

Elle ne possède aucune de ces qualités.

Par pure folie, masochiste, elle a quand même passé les auditions.

« Déjà essayé. Déjà échoué. Peu importe. Essaie encore. Échoue encore. Échoue mieux », a dit Samuel Beckett.

Une des stars des majorettes l'a consolée en lui disant : « Je préférerais avoir tes notes ! » Oh merci pour le gramme de confiance !

De la confiance ? Dans une recette pour être sportif, ou pour n'importe quoi d'autre, c'est sans doute l'ingrédient le plus essentiel. Croire en soi-même suffisamment pour ne pas renoncer avant même de commencer. Mais comment croire en elle-même quand elle peut à peine mettre un pied devant l'autre ? Dire qu'elle est nulle serait un euphémisme.

Ninon joue de la contrebasse parce qu'elle était la plus grande de la classe quand on a distribué des instruments à l'école. Rien que de trimballer une contrebasse de par le monde est sportif ! D'autres musiciens sont dans la fanfare du lycée qui défile régulièrement sur le terrain de foot, mais on ne peut

pas marcher à travers quoi que ce soit avec une contrebasse. Au moins, on y joue debout ! Elle devrait gagner quelques points sportifs pour traîner partout sa contrebasse.

Elle sait nager aussi, mais seulement en été. Hors de question de se mouiller à moins de 25 °C à l'ombre. Elle a même fait du ballet aquatique pendant sa dernière colonie de vacances. Et des randonnées aussi ! Combien Ninon les détestait ! Elle a essayé toutes les ruses pour ne pas y participer : mal au ventre, mal aux pieds, mal à la tête, mal à rien du tout. N'importe quelle excuse est bonne pour ne pas se dépenser physiquement. Bouger est un anathème. Son seul sport est d'écrire. Ou lire au lit. Ou regarder la télé. Ou manger.

Elle ne sait pas qu'elle va vieillir comme elle a vécu. *Use it or lose it!* (« Utilise-le ou tu le perds »). Elle ne voit pas l'utilité d'agiter les bras, les jambes, les muscles. Tout chez elle est flasque et mou.

N'empêche qu'elle persiste à s'imaginer en grande sportive, à faire des marathons, des triatlons, à lancer le ballon de basket dans tous les paniers, à dévaler les pistes de ski.

Un jour, elle est partie aux sports d'hiver à Killington, dans le Vermont, avec ses parents qui n'en font pas mais trouvaient ça chic. Quelle idée ? ! Alors elle a fait du ski, contrainte et forcée. La seule chose qu'elle supportait, c'était de faire la queue aux tire-fesses.

Et puis, elle était trop angoissée pour apprécier la montée. Ne parlons pas de la descente qui consistait à tomber à répétition et à ânonner des prières à un dieu auquel elle ne croyait pas !

Peut-être que si ses parents lui avaient acheté une tenue rose fuchsia et des skis vert fluo, elle aurait persisté au moins pour amortir la dépense. Bon, on oublie le ski.

Et sinon ? Sinon Ninon est obligée de jouer dans l'équipe de baseball de son lycée, sport collectif américain par excellence et peut-être le sport qui suscite chez elle le plus d'ennui. Il se joue avec des battes qui, si on a de la chance, frappent une balle lancée. Il faut être équipé d'un gros gant pour la rattraper. Les joueurs qui réussissent à frapper cette balle sont des héros nationaux, tout comme les footballeurs, les basketteurs et les volleyeurs.

Bref, c'était à son tour. Elle ne pouvait plus respirer, avait envie de faire pipi et peur de le faire sur place devant tout le monde, tétanisée par le potentiel ridicule, honte, débâcle. Sa défaite ignominieuse, infâme, coupable était imminente et inévitable. Elle aurait préféré être avalée immédiatement par le gazon sous ses pieds, disparaître du monde immonde. La balle était en route vers elle, et elle avait tellement envie de se baisser pour l'éviter, de se dégager avant qu'elle ne lui arrive en plein visage. La balle arriva à toute vitesse, comme un prédateur, un ennemi

menaçant, un OVNI. Et elle ne saurait jamais comment, (peut-être y a-t-il un dieu finalement ?), elle a frappé si fort cette balle avec la batte qu'elle a disparu de la Terre. Ninon était tellement sonnée qu'elle en oubliait de courir autour de ce terrain en diamant de malheur. Mais une bonne fée dans sa tête la poussa, et elle fit le grand tour avec les deux jambes en sa possession : première base, deuxième base, troisième base et puis *a home run* ! Le match fut gagné grâce à elle ! Est-ce qu'elle connaîtrait un jour un autre moment de gloire de cette ampleur ? Le stade était en folie, et pour la première fois de sa vie, par un énorme et bizarre hasard, elle était une héroïne ! Vive le baseball ! Depuis, elle s'est débrouillée pour ne plus y jouer – tire-toi avant qu'il ne soit trop tard.

Avoir un seul grand moment sportif dans sa vie lui suffit amplement. C'est même trop. Quoique... peut-être est-elle enfin mûre pour un autre moment aussi intense que celui-ci ? Alors elle réfléchit à un sport qu'elle aimerait faire, pour lequel elle pourrait prendre du plaisir. Un nouveau sport entièrement inventé par elle. Comment les sports deviennent-ils olympiques ?

Récemment – sans en exprimer spécialement l'envie d'ailleurs –, Ninon a hérité d'une paire de chaussures de marche toutes neuves dont sa tante ne voulait pas. Elles sont tellement confortables qu'elle les porte tout le temps. Qu'est-ce qu'elle peut les aimer ! Et puisqu'elle les a, elle se met à marcher

partout. Ça doit être son côté bonne élève ! Marcher, c'est bien un sport ? Comme le ski, non ?

Ses amis lui ont parlé de cette étrange application qui compte les pas. Habituellement, elle aurait pu les compter sur ses dix doigts. Mais depuis qu'elle a les chaussures de sa tante, c'est une autre histoire : elle marche ! Elle, la paresseuse chronique, la résignée, marche, marche et marche. Une révolution ! En fait, le sport lui fait peur. Elle essaie pourtant d'aller au-delà de sa phobie. Mais elle est une peureuse, une froussarde, une angoissée, et sa peur numéro une est la moindre activité physique : elle reste immobile, grosse flemmarde fainéante, faiblarde. Sauf, désormais, pour la marche ! Elle décide de s'entraîner à marcher de plus en plus vite et de plus en plus longtemps. Avec grand étonnement, elle découvre que la marche l'aide à réfléchir. Comme toujours, elle cherche dans les livres la motivation, et Apollinaire lui chuchote : « Il est grand temps de rallumer les étoiles. » ; Charlie Chaplin lui dit : « L'obstination est le chemin de la réussite. » ; Antoine de Saint-Exupéry : « L'impossible recule toujours quand on marche vers lui. ».

Alors Ninon marche et marche et marche. Elle n'a pas peur de marcher, et c'est déjà une grande victoire, mais cela manque un peu... Il faut ajouter quelque chose.

Marcher en jonglant ? Marcher avec deux sacs de patates ? Marcher en parlant au téléphone ? Marcher en sautillant ? Marcher avec un noyau de cerise sur la tête ? Elle décide que le plus approprié pour elle

est de marcher en lisant. Il faut pas mal d'adresse pour ne pas perdre l'équilibre. La marche en lisant ! Voilà un sport qui combine ses deux aptitudes : marcher et lire. En traversant et retraversant sa ville, elle finit un livre. Ninon commence à se perfectionner. Ses pieds frôlent à peine les trottoirs tant sa lecture l'emporte. Son savoir-faire lui plante quelques gouttes de confiance. Sa dextérité et sa compétence l'épatent. Elle réussit même à convaincre quelques camarades de classe de la suivre. On peut les voir accélérant le pas et tournant les pages en file indienne. De quelques-uns, ils deviennent une petite foule, puis une minuscule armée, tous les jours à la même heure. Les bénéfices sont évidents pour les gens qui se joignent à eux : ils marchent davantage et lisent plus qu'avant !

Elle apprend que pour être reconnu par le Comité international olympique, un sport doit être largement pratiqué par des hommes dans au moins soixante-quinze pays et sur quatre continents et par des femmes dans au moins quarante pays et sur trois continents, mais également organisé et codifié par une fédération sportive internationale.

Ninon commence sa campagne et cherche des soutiens auprès des écoles et des bibliothèques, des librairies et des magasins de chaussures de sa ville. Elle se découvre des talents d'organisation, crée un club de lecture pour les entraînements. Ses partenaires impriment des affiches pour annoncer son marathon,

ils fournissent des Thermos pour l'eau et même des livres. La date est fixée, les inscriptions sont closes. Le grand jour est enfin arrivé.

« La marche sur la plage la tête dans les pages ». Deux cent trente-sept marcheurs, chacun avec son bouquin. Il leur arrive d'échanger leurs livres en chemin et d'en parler. Un incroyable succès ! Ce sport potentiellement olympique réunit ce que Ninon aime le plus, lire et (un peu moins, il faut être honnête) marcher. Ensemble, les deux font un bon mariage.

Il va falloir beaucoup de patience et de travail pour que « La marche en livre » devienne un sport olympique. Mais vous verrez, un jour le sport de Ninon participera aux Jeux Olympiques. Et devinez qui sera sacrée championne du monde ?

Tant que tu es là, tu as un pouvoir.

Tant que tu respirez, y a pas de trou noir.

Tant que ta tête est sur tes épaules,

Tu as quand même un certain contrôle.

Tu as encore un temps de trêve.

Tu peux toujours créer un rêve.

Tu peux être cheftaine et capitaine.

Tu peux faire un monde en une semaine.

Tu peux commander les muscles qui te restent.

Tu peux ressusciter ton zeste.

Tu as même un super-pouvoir :

La vie, c'est un grand avoir !



Kamel Benaouda

LINE

Maxime tapota nerveusement sur la table. Il eut envie de se lever de sa chaise pour partir, mais se ravisa. La feuille cartonnée qu'il avait reçue, deux jours plus tôt, lui avait donné rendez-vous dans ce chic café du bord de mer, à 17 heures. Il était 16 h 55. Allez, encore un peu de patience. La carte, de bonne facture, avec une typographie dorée, n'était pas signée, mais ce rendez-vous, sans expéditeur, sans précision, avait piqué sa curiosité.

– Non, c'est pas vrai ! Vous êtes Maxime Celerino !
Maxime fit la grimace. Malgré ses lunettes noires et sa casquette, on l'avait reconnu. Il se força à sourire en griffonnant un autographe à l'enfant qui lui tendait, tremblant, un feutre et un carnet.

Quelques semaines auparavant, il en avait signé des dizaines, ivre de joie. Meilleur coureur aux Jeux Olympiques de Paris, il venait de réussir un exploit en remportant sa dix-huitième médaille d'or. On ne pouvait pas aller plus haut, plus loin, plus fort. Il était tout simplement le sprinter le plus rapide du monde. Il avait fait les gros titres sous le surnom de Maxime l'Éclair, en référence à ses performances, mais aussi à ses yeux d'un bleu très clair, presque gris, qui le rendaient si iconique dans les médias.

Les semaines suivantes avaient filé presque plus vite que son dernier record du monde : soirées, interviews, champagne, célébration. Et quand les spécialistes n'eurent plus d'adjectifs pour qualifier la puissance de ses démarrages, la précision de ses foulées, la technicité de ses accélérations, on était peu à peu passé à autre chose. L'actualité le poussait vers la sortie.

C'est peut-être le désintérêt général des médias qui lui avait miné le moral. Des années d'entraînement, de discipline, de régime draconien, pour finalement quelques minutes de gloire. Pendant un temps, il avait cherché de nouveaux défis, mais c'était fini : à trente ans, il était entré dans la légende. Il était au

sommet de la montagne, il n'y avait plus rien à conquérir. Plus rien à accomplir.

Il regarda sa montre. 17 heures pile. Il fallait filer avant que d'autres fans ne remarquent sa présence. Il fit signe au serveur pour payer son café, définitivement convaincu que le carton d'invitation qu'il avait reçu n'était qu'un pitoyable canular. Mais le serveur se détourna en avisant un homme très vieux, en costume chic et portant des lunettes noires, qui approchait en s'aidant péniblement d'une canne. Il salua Maxime en serrant sa main sur son épaule, comme s'ils se connaissaient depuis longtemps, et s'assit en face de lui.

– C'est important d'être ponctuel, dit-il en ôtant son chapeau.

– Qui êtes-vous ? Votre tête me dit quelque chose, je ne vous aurais pas déjà vu à la télé ?

– Mon nom est Nemovitch. Disons que je suis un grand fan d'athlétisme. J'ai suivi tes exploits avec attention, depuis le début de ta carrière.

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Je peux t'offrir ce qui te manque. Ce que tu cherches depuis que tu as raflé la mise aux derniers J.O.

Maxime s'irrita de ce vieux type qui le prenait de haut comme s'il était un gamin sorti de l'école primaire, alors qu'ils venaient à peine de se rencontrer. Clairement la dégaine du riche qui peut tout obtenir d'un coup de carte bleue.

– J'ai tout ce qu'il me faut, merci.

Il fit mine de se lever.

– Tu veux qu'on aille droit au but ? J'aime ça. Il paraît que tu es le sprinter le plus rapide du monde. En es-tu bien certain ?

– J'ai une collection de médailles à la maison qui ont l'air de le prouver. Bonne journée, monsieur.

– Et si je te disais que j'entraîne des athlètes qui sont sous la barre des 9,60 au 100 mètres ? Des types contre lesquels tu n'as jamais couru ? La seule question, c'est : est-ce que tu crois pouvoir les battre ?

– Qui sont ces gens ? Et pourquoi est-ce que je ne les ai pas croisés dans les compétitions ?

Nemovitch sourit. Il avait définitivement capté l'attention de Maxime.

– Un autre verre ?

Deux jours plus tard, Maxime accostait sur une île dont il n'avait jamais entendu parler. Toujours avec sa canne, son chapeau et ses lunettes de soleil, Nemovitch l'attendait sur le ponton et le prit dans ses bras, à sa descente, comme un fils. Maxime se laissa faire, mais avait décidément du mal avec cette familiarité. Il avait encore l'impression de l'avoir déjà vu quelque part, mais impossible de dire avec certitude où. Peut-être au cours d'une des nombreuses soirées organisées par les fédérations sportives.

– Bienvenue à Citius, le paradis des athlètes ! J'ai créé tout ça moi-même.

– Vous voulez dire... que vous avez acheté cette île ?

– Une bouchée de pain, répondit Nemovitch d'un geste modeste. On peut y trouver des installations dernier cri pour s'entraîner, des chambres tout confort, mais aussi des espaces de détente, avec des plages de sable fin à tomber par terre. C'est ici que tu disputeras le 5 000 mètres, qui correspond exactement au pourtour de l'île. Pas de public, pas de médias, pas de sponsor, juste du sport...

Il s'interrompit à l'approche d'une femme en robe estivale.

– Tiens, voici Moïra, reprit-il. Elle va te faire visiter les lieux et te montrer tes appartements. Tu pourras la contacter au moindre problème. La course se déroulera dans trois jours, ce sera grandiose. Tu ne fouleras pas du tartan sous un public en folie. Ici, tu seras au contact des éléments, avec le ciel et les nuages pour uniques témoins de nos exploits !

Maxime fronça les sourcils. Un peu facile pour le vieux de s'attribuer le mérite alors qu'il s'était contenté de signer des chèques.

– Et les autres coureurs ? demanda-t-il.

– Ils sont vingt, et ils sont déjà là. Tu ne tarderas pas à les croiser, mon cher Maxime.

Il s'en alla lentement, visiblement satisfait, excité comme un enfant la veille de Noël.

– Maxime Celerino, annonça Maxime une fois seul avec la jeune femme.

– J'avais compris, répliqua-t-elle sans enthousiasme.

Il resta un moment interdit. Il songeait depuis longtemps qu'il était lassé de l'admiration de toutes les personnes qu'il rencontrait, mais voir cette femme qui le lorgnait sans plus d'intérêt avait presque piqué son amour-propre.

– Vous voulez faire une pause dans votre appartement ? proposa-t-elle tout en pianotant sur son portable.

– Non, ça ira, merci. Montrez-moi plutôt le parcours.

Elle s'exécuta avec autant d'entrain que si on lui avait demandé de faire la tournée des poubelles. Elle ne répondait qu'en monosyllabes à ses questions, si bien qu'il arrêta d'en poser, et ils marchèrent en silence. Il n'en revenait pas. Est-ce qu'elle savait au moins qui il était ? Combien de médailles avaient été passées autour de son cou ? Est-ce qu'elle n'avait vraiment jamais entendu parler de Maxime l'Éclair ? Ou est-ce qu'elle n'aimait tout bonnement pas le sport ?

– Dans ce bâtiment, vous trouverez une salle de musculation bien équipée, si c'est dans vos habitudes de ne pas vous entraîner que sur les pistes.

– Mes parents ont des origines modestes, et n'ont pas du tout la fibre sportive, mais comme j'ai eu la chance d'être repéré et encouragé très jeune, j'ai pu avoir des sponsors qui m'ont ouvert les portes de ce type de salles.

Il attendit un commentaire admiratif qui ne vint pas.

– Ça ne vous intéresse pas, l'athlétisme ?

– Non.

Elle laissa passer un temps avant d'ajouter :

– Mais vous non plus.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? Le sport, c'est toute ma vie !

– Nemovitch a payé tous les athlètes qui participent à la course. Si le sport était toute votre vie, comme vous dites, vous auriez concouru gratuitement.

– C'est vrai, admit-il. Un chèque d'un million d'euros, ça ne se refuse pas. Mais au fond de moi, je crois que j'aurais couru même sans rien en échange. Juste pour savoir si oui ou non, c'est bien moi le meilleur.

Pour la première fois, il la vit sourire, mais d'un sourire un peu moqueur.

– Parce que pour vous, c'est une raison plus louable ?

Comme il ne répondait rien, elle lui désigna un groupe d'athlètes qui discutaient en s'échauffant au bord d'une piste de sable.

– Nous sommes tout près de la ligne d'arrivée. Voilà vos compagnons.

Il trouva étrange cette manière de nommer ses adversaires. L'un d'eux vint à sa rencontre et lui serra la main chaleureusement.

– C'est donc toi, le dernier de la liste ? Je m'appelle Emil, bienvenue.

– Maxime.

– Je vais te présenter aux autres, amène-toi !

Maxime fit un signe à Moïra et suivit Emil.

Ce jour-là et le lendemain, il échangea avec ses concurrents. Apparemment, ils avaient tous vécu sur cette île et avaient consacré leur vie au sport. Nemovitch réglait tous les frais sans discuter. Qu'ils soient taiseux ou bavards, nerveux ou apaisés, ils avaient tous quelque chose de redoutable dans le regard. Maxime s'adressait toujours à eux de manière polie, mais il ne pouvait s'empêcher de les fixer en jugeant leur force. Il prenait des notes en pensée, presque sans même le vouloir. *Hailé est petit, ça devrait être un handicap dans sa foulée. Il faut que je me méfie de Carl, ce type a l'air infatigable. Quant à Paavo, il est tenace et a une technicité folle, c'est clair qu'il ne lâchera rien...*

Pourtant, ce fut l'entraînement le plus étrange qu'il ait jamais vécu. Tous couraient dans la bonne humeur, se félicitant lorsque l'un avait dépassé les autres, se réconfortant quand le chronomètre n'était pas à la hauteur des espérances. Emil donna même quelques conseils à Maxime pour améliorer sa posture et réduire le risque de blessures.

Il n'en revenait pas. Personne n'avait donc compris que dans cette course, c'était chacun pour soi ?

Maxime soupira en regardant le réveil. Les chiffres rouges indiquaient « 1:46 ». Chaque veille de compétition, c'était la même insomnie. Comme si son corps se refusait à dormir, déjà prêt à s'élancer vers la ligne d'arrivée.

Il décida d'aller faire un tour. L'air frais venu du large le gifla quand il sortit. Si le vent ne se calmait pas, ça allait être une difficulté supplémentaire dans l'épreuve. Des nuages s'amoncelaient au loin, comme si un orage hésitait encore à passer au-dessus de l'île de Citius. Un croissant de lune guida Maxime le long d'un chemin de sable.

Des courses, il en avait disputé des centaines. Mais le vieux Nemovitch avait sans aucun doute raison : celle-ci allait faire s'affronter les meilleurs des meilleurs. Quand le hasard de ses pas l'amena sur la ligne de départ, il entama une prière, sans même s'en rendre compte. C'était la première fois qu'il se disait qu'il aurait besoin d'un coup de pouce divin, et s'en amusa. C'était plutôt le truc d'un de ses concurrents, Spiridon, sans doute le mystique du groupe.

Une faible lumière, un peu plus loin, interrompit ses pensées. Elle provenait d'un petit bungalow qu'il n'avait pas remarqué auparavant. Il s'en approcha furtivement, se glissa jusqu'à une fenêtre ouverte et risqua un œil.

Il aperçut Nemovitch, de dos, appuyé sur sa canne, et Moïra, un ordinateur portable sous le bras.

– Vous ne devriez pas dormir ? demanda-t-elle au vieil homme.

Il balaya la question d'un revers de main.

– Non, mais vous vous rendez compte de ce qui va se produire demain ? Comment dormir à un moment pareil ? C'est historique. Quarante ans que

j'attends cet instant ! Et sachez que je n'oublie pas votre rôle déterminant dans ce succès. Sans vous, cette épreuve unique en son genre n'aurait pas été possible.

– Et ensuite ?

– Comment ça, ensuite ?

– Que se passera-t-il après la course ? Pour les participants ?

– Ils n'auront plus d'importance. J'aurai la réponse à ma question, le reste ne sert à rien.

– Même Maxime ?

– Lui héritera de ma fortune, et ira plus loin que tout ce que j'ai pu réaliser.

– Je ne suis pas sûre d'approuver. C'est vrai que vous aviez été clair dès le début, quand vous m'avez parlé du projet. J'ai été, je l'avoue, séduite par cette occasion de faire avancer la science. Mais maintenant, j'ai des doutes. Ce n'est pas moral, ce qui se passe ici...

– Allez donc vous coucher, Moïra, et ne vous inquiétez de rien. Vous avez accompli un travail remarquable.

Maxime n'y comprenait rien. Il se plaqua contre la paroi et ne bougea plus, tandis que Moïra, après avoir insisté en vain, sortait, visiblement émue, et s'éloignait vers l'obscurité. Le vieux était seul, c'était le moment ou jamais de le confronter.

Maxime entra avec agilité par la fenêtre.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce que vous voulez faire aux participants de la course ? Pourquoi voulez-vous que j'hérite de votre fortune ?

Nemovitch lui tournait toujours le dos, mais il ne sursauta pas en entendant ces mots. Il continuait de pianoter sur la table, comme s'il attendait quelque chose. Lentement, il fit volte-face et le fixa.

Prudent, Maxime fit un pas en direction du vieillard et se figea. C'était la première fois qu'il le voyait sans lunettes de soleil. Les yeux de Nemovitch étaient d'un bleu azuré, presque gris. Un éclat unique. Comme les siens.

– Qui êtes-vous, à la fin ? Mon père ? Mon grand-père ? balbutia-t-il après un silence.

En guise de réponse, le vieil homme sortit de la poche intérieure de sa veste un objet qu'il lui tendit. C'était une photo en noir et blanc d'un podium, avec en arrière-plan une tribune remplie à craquer et un panneau indiquant « Melbourne ». Maxime approcha la photo de son visage. Elle était un peu floue, mais à bien y regarder, c'était lui qui se tenait debout, une médaille d'or autour du cou.

– Qu'est-ce que c'est que ce montage ? Je n'ai jamais mis les pieds à Melbourne et je n'ai jamais vu de Jeux Olympiques là-bas.

– Si. En 1956. Le type sur la photo, ce n'est pas toi. C'est moi.

Maxime suffoqua comme sous l'effet d'un coup à l'estomac.

– Qu'est-ce que vous racontez ? Arrêtez vos conneries ! Vieux ou pas, je vais te faire ta fête si tu me dis pas la vérité tout de suite !

Mais Nemovitch, imperturbable, se rassit sans s'effrayer du poing rageur que lui tendait Maxime.

– Dans les années cinquante, j'étais un grand athlète. J'ai eu plusieurs records du monde à mon actif. Oh, pas pendant longtemps, mais, j'ai été toi. Je me suis déjà tenu sur la plus haute marche du podium. Ah, la joie de terminer une course le premier ! Je la connais. Je la sens encore, rien que d'en parler. La plupart des gens pensent qu'au bout du parcours, il y a la ligne d'arrivée. Mais ce n'est pas une ligne : c'est une porte vers le monde des dieux. Le problème, c'est que cette porte ne s'ouvre que pour le premier. Les autres sont condamnés à l'oubli. Cette porte, je l'ai franchie, plusieurs fois même, et pourtant, malgré tous mes exploits, toute la gloire, toute l'admiration que j'ai suscitée, je n'ai jamais été pleinement satisfait.

– Vous êtes dingue !

– Je crois que c'est à cause de mon père, qui était aussi mon coach. Quand je réalisais un bon temps, il aimait à dire que même si j'avais gagné la course, les autres, avec de meilleures conditions d'entraînement, auraient pu en faire autant. C'est devenu, même après sa mort, une petite voix lancinante qui me répétait toujours cette question : « Est-ce que vraiment, tu es le meilleur ? ». Après tout, il avait raison. Peut-être que certains athlètes auraient pu me battre, en étant mieux préparés. Tu sais que jusqu'au milieu du xx^e siècle, beaucoup de sportifs ne s'exerçaient que sur leur temps libre, en dehors de leurs horaires

de travail ? Peut-être aussi que si les coureurs du passé avaient eu les conditions modernes pour se perfectionner, pousser leurs limites, alors peut-être auraient-ils été meilleurs que moi...

– Vous êtes dingue...

– Cette idée m'a hanté pendant des années. Avec l'argent que j'ai accumulé et réinvesti, j'ai financé des recherches pour réaliser mon projet : récupérer l'ADN de tous les grands champions de l'histoire, les recréer à l'aide des prouesses de la génétique. Et me recréer, moi, à partir de mes propres cellules. Moïra s'est occupée de toute la partie scientifique, elle est généticienne de formation. C'est grâce à elle que tu te retrouves là, parfaite image de celui que j'étais il y a plus de cinquante ans. Il me suffisait ensuite de donner aux athlètes les mêmes chances et les faire courir ensemble. Ils étaient dispersés dans le temps, la science m'a offert le pouvoir de les réunir. C'est le seul moyen de savoir qui est vraiment le meilleur.

– Vous êtes...

– Comme toi, tes concurrents ignorent ce qu'ils sont. Ils n'ont jamais quitté Citius. Toi, c'est différent : je ne voulais pas être tenté de te favoriser en te gardant dans cette île. Mais je me suis arrangé pour qu'on te forme aussi bien que les autres. Vois-tu, quand on parle de sport, on pense à un divertissement. Certains diront même qu'on amuse les foules pour les empêcher de réfléchir. Mais toi et moi, on sait que c'est une question beaucoup plus profonde.

On repousse les limites de l'humain. Plus nous allons loin, plus nous touchons l'essence des dieux. La nature nous a imposé une ligne qui nous bloque, nous emprisonne, mais par le travail, par l'effort et la persévérance, on la recule sans cesse.

Maxime balbutia quelque chose. Il regarda à nouveau la photo : le visage n'était pas net, il n'avait pas la même coupe de cheveux, il était difficile de faire le lien, et pourtant il se reconnaissait. Sans le moindre doute. Écumant de rage, il renversa la table, fit mine d'approcher le vieillard, menaçant.

– Je te connais, murmura celui-ci. Et pour cause, j'ai été toi, un jour. Est-ce que tu n'as pas envie de savoir ? Qui va franchir la ligne le premier ? Qui va pénétrer dans le monde des dieux ?

Maxime ne savait plus quoi répondre. Il ne pouvait s'empêcher de se dire, sans l'admettre, que le vieux avait raison. Était-il, oui ou non, le meilleur ? Il voulait en avoir le cœur net. Il finit par tituber jusqu'à l'extérieur, hagard, disparaissant dans la nuit.

Le lendemain matin, tous les athlètes se rendirent sur la ligne de départ, silencieux, recueillis, concentrés. On était loin de l'ovation d'une foule survoltée, des publicités affichées sur des écrans géants, ou des commentateurs qui meublaient le temps en attendant le début de la course. Ils se serraient l'épaule, s'encourageaient à voix basse et s'échangeaient des regards fraternels.

Nemovitch vint saluer les participants un à un. Arrivé à la hauteur de Maxime, il lui glissa à l'oreille :

– Tu as pris la bonne décision, mon garçon. Je savais que tu ne me décevrais pas.

Une fois l'échauffement terminé, Nemovitch sortit un pistolet et se mit en position pour lancer le top départ.

Emil se plaça à côté de Maxime et l'encouragea avec son indéfectible sourire.

– Je crois que c'est le moment de tout donner.

Longuement, Nemovitch chercha Moïra des yeux, mais visiblement, elle n'avait pas envie d'assister à la course. Il tendit son bras en l'air. On sentait sa main trembler sous l'émotion.

Quand la détonation se fit entendre, les vingt athlètes partirent d'un même mouvement. Maxime se plaça, comme à son habitude, au milieu pour commencer, mais il fallait déjà tirer sur les jambes pour se maintenir à cette position. Les quarante chaussures soulevaient un nuage de sable, rapidement déporté par le vent. Gardant toujours la mer à leur gauche, les coureurs se mirent très vite à allonger leur foulée. Le bruit des vagues parvenait à leurs oreilles comme les clameurs du public.

Nemovitch avait fait installer des caméras sur tout le parcours pour ne pas en perdre une miette. Maxime les remarquait et, sans qu'il puisse s'expliquer pourquoi, il n'aimait pas le regard du vieux sur lui. Peut-être, derrière son écran, enrageait-il de voir qu'il ne menait pas la course. Mais si Nemovitch le

connaissait si bien, il devait savoir que le point fort de Maxime était dans la puissance de ses accélérations. Et en effet, le voilà qui remontait à l'avant, rattrapant le peloton. Il dépassa Paavo, Carl et quelques autres, rejoignit enfin Emil qui était en tête, le devançant d'une foulée à peine. Ils atteignaient maintenant le bout d'un chemin d'herbe, qui débouchait sur une nouvelle bande de sable, non loin du ponton.

Le souffle commençait à manquer, mais ce n'était pas le moment de faiblir : la ligne d'arrivée n'était plus qu'à une centaine de mètres tout au plus.

– Ensemble ? demanda Emil, entre deux prises d'air.

– Ensemble, répondit Maxime.

Posté à côté de la ligne, Nemovitch, à travers des jumelles, observait, subjugué par le spectacle. C'était l'instant de l'ultime accélération. L'instant où l'on n'est plus qu'un corps poussé au-delà ses limites, pour franchir la porte des dieux. Le miracle allait se produire.

Mais ce ne fut pas celui que Nemovitch espérait. Les vingt coureurs se placèrent en rang, accordant leur rythme les uns avec les autres. Pire, au lieu d'accélérer, de tout donner pour les derniers mètres qui les feraient entrer dans l'ultime légende, ils ralentissaient à chaque pas.

– Qu'est-ce que vous faites ? s'époumona Nemovitch, ulcéré.

– Maintenant ! cria Maxime.

Et tous les participants tournèrent dans un même mouvement, en direction du ponton.

– Revenez ! revenez ! fulminait Nemovitch.

Dans la cabine de pilotage, Moïra leur fit un signe et fit vrombir le moteur.

– Pile à l'heure ! lança-t-elle une fois tout le monde à bord.

Emil, essoufflé, prit Maxime dans ses bras.

– Merci d'être venu me trouver cette nuit pour me dire la vérité. Je crois que grâce à toi, j'ai vécu la plus belle course qui soit.

– Moi aussi.

Le plan qu'il avait pourtant échafaudé en quelques heures avait parfaitement fonctionné, et maintenant, ils étaient réunis sur la poupe, observant Nemovitch seul sur la plage. Toujours à côté de la ligne d'arrivée, il ne cherchait plus à les retenir. Il pleurait à chaudes larmes. Il tomba à genoux et regarda le bateau s'éloigner jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point à l'horizon.



Claire Castillon

L'ANIMAL N'EST PAS UN OBJET

Crois-moi Inès, ça va te coaguler. L'équitation est vraiment un sport pour toi. C'est plutôt une activité d'ailleurs. Et puis sache qu'on « monte à cheval », on ne « fait » pas du cheval ! C'est beaucoup plus respectueux. L'animal n'est pas un objet. Avec une paire de skis, si on est bon, on est bon, alors qu'un cheval, c'est un autre système nerveux. Il y a des séances qui se passent bien, car tu es en osmose avec ton animal, et d'autres où ça ne marche pas du tout. Moralité, ça te remet toujours à zéro, donc ça te rend humble, sauf si tu es une irréductible de la prétention évidemment !

En plus, c'est idéal pour les ados paumés comme toi, parce que c'est structurant. Il y a un rapport de force et de poids inégaux entre toi et le cheval, donc ça t'oblige à de la rigueur, de la finesse, de la précision plus que de la force, et tout cela est très équilibrant. L'équitation va t'apprendre à te concentrer, si tu vois

ce que je veux dire, quelle que soit la discipline que tu choisiras. Et ne te braque pas, je m'exprime mal, l'équitation n'est pas seulement une discipline, c'est aussi un art. On parle d'art équestre en dressage. À un certain moment, tu danses avec ton cheval et tu as des sensations absolument extraordinaires, crois-moi. Et puis, il y a l'esthétique liée aux chevaux, au matériel, à l'environnement, et ça c'est très important car, comme dit Dostoïevski... « La beauté sauvera le monde ». Arrête avec tes yeux au ciel, Inès ! Je me donne le mal de te trouver un sport, sois correcte et cherche avec moi.

Le dressage en équitation, c'est la base, tu m'écoutes ou pas ? C'est d'abord un soin pour le cheval, afin de le muscler et de lui faire un corps d'athlète, et ça prévaut à toutes les autres disciplines. D'ailleurs, on devrait toujours faire une séance de dressage avant autre chose. Même si on est champion d'obstacle, ou d'endurance, le dressage devrait être quotidien. Comme pour nous. Ce qui est amusant aussi, c'est la voltige, parce que ça apprend à tomber, à avoir de l'équilibre, à ne pas avoir peur, à savoir jouer avec son corps dans l'espace, et à anticiper le refus quand on est à l'obstacle. Et ce n'est pas si mal, dans la vie, d'être capable d'esquiver, non ? Qu'est-ce que tu en penses ? Dis quelque chose ! En fait, l'équitation ouvre énormément d'espaces extérieur et intérieur, donc c'est une activité merveilleuse. Et puis si tu n'aimes pas la voltige, tu as la randonnée, intéressante, romantique et jolie. Tout est beau et tout sent bon,

le cuir, les chevaux, les écuries ! C'est élégant, c'est gracieux. Et en plus, je ne devrais pas te le dire mais... les enfants qui sont passionnés par l'équitation se lèvent tôt et ne traînent pas dans les boîtes de nuit, donc c'est formidable aussi pour ça. Alors ?

Quoi la danse ? Ne reviens pas là-dessus, la danse, d'accord, la danse je n'aurais pas dû t'inscrire, mais tu ne vas pas me le reprocher toute ta vie. C'est vrai, tu danses très mal. Honnêtement, c'était complètement à côté de la plaque de te proposer ça. Vu tes pieds. Enfin compte tenu de tes problèmes de pied. Non, ils ne sont pas moches, tes pieds, mais tu vois ce que je veux dire. Je t'ai acheté des chaussures en cuir souple beaucoup trop tôt, du coup tu ne supportes rien, alors les pointes, évidemment. Qu'est-ce que tu nous as fait rire en même temps ! Écoute, c'est comme ça, tu n'as pas cet élan vers le ciel car tu as, je crois, un côté très terrien. Assez lourd. C'est pas forcément grave, mais s'élever est un art. Si tu veux t'élever remarque, il y a l'escalade aussi. Tu auras des chaussons, mais pas des pointes !

L'escalade, c'est du sport, ça muscle tout le corps, et c'est très complet. Ça fait travailler la proprioception, l'équilibre, la coordination, le mouvement dans l'espace. Bon, ça sollicite les tendons mais tu feras attention. Ça fait même travailler l'esprit d'équipe en cordée, si tu vas en montagne. Tu apprends la gestion d'un horaire, la responsabilité de toi et des autres, l'engagement. C'est peut-être pas idiot que tu

t'y colles. Et puis ça permet de voir de beaux paysages, et d'être dehors, donc d'oxygéner ses neurones. Quoi la mer ? Tu veux faire de la voile, Inès ?

C'est pas très pratique quand on vit en ville. Oui, c'est sûr, on peut y réfléchir, c'est intéressant la voile pour apprendre à dompter sa peur de l'océan. Cela demande aussi beaucoup de discipline tu sais, tout ordre étant immédiatement exécutoire. Il faut obéir sur-le-champ quand on fait de la voile, sans discuter ni réfléchir. Je ne suis pas certaine que tu y arrives. On apprend à collaborer pour la bonne marche du bateau, et c'est un travail d'équipe aussi. Pas de poids mort à bord ! Quand on n'obéit pas à un ordre, on est sanctionné directement par le bateau : dessalage, casse ou blessures. Mais affronter l'eau froide, ça forge le caractère. Sauf que je te préviens, c'est dur de descendre les bateaux à l'eau, de les gréer, à l'aller et au retour, mais entre-temps, on a le bonheur de naviguer. Ça démontre que dans la vie, tout se mérite. L'avantage aussi, c'est qu'on comprend assez vite le sens du vent, ou sinon on le paie. La marée, ça va, ça vient, et il y a les courants. Tout cela est fluctuant. Il faut s'adapter. Les plus grands navigateurs ont connu le mal de mer. Tu vas voir, tu auras envie de mourir, ça tanguer, ça rouler, ça ne s'arrête pas. C'est le métier qui rentre, c'est super ! Quand on dessale, on comprend vite que ça ne va pas être facile de ressortir dans la houle et le vent. Pourquoi je te donne tous ces exemples ? Parce que apprendre à naviguer par petit

temps te forme à naviguer dans le grand vent. Mais tu sais quoi ? Fais de l'aviron plutôt, parce que, au moins, on a la Seine ici. C'est comme du rameur, mais dehors. Tu imagines bien que je ne vais pas t'emmener à l'océan le mercredi. Et puis, c'est ordonné l'aviron. C'est militaire. C'est efficace. Quoi le jogging ? Tu veux faire du jogging ? Fais du trail alors ! On fait pas du jogging à dix-sept ans, on voit un peu plus grand non ?

Je me décarcasse pour te chercher une activité Inès, donc ne me parle pas de jogging, j'en ai marre. Certes, le jogging peut défouler mais dans ces cas-là, fais du tennis. Le tennis, c'est passionnant, tu vas voir, toi qui aimes les trucs un peu psy, il y a un transfert qui se fait : c'est comme une came le tennis, ça te parle ce mot-là, je suis sûre... Le tennis, je vais te dire ce que j'en pense. C'est un peu un substitut au sexe, on est vraiment en relation d'apaisement avec le tennis. Fais pas cette tête, ça va, on papote entre femmes. Je peux quand même dire « sexe » sans que tu t'offusques. Tu en as vu d'autres, non ? Quand tu t'entraînes au tennis, tu peux avoir intégré des choses, et le lendemain tu joues comme une merde et tu ne sais pas pourquoi. Alors tu deviens folle, tu as envie de casser ta raquette, mais tu ne le fais pas car tu sais très bien que ta rage ne partira pas en une seule raquette ! C'est un jeu complet, le tennis, avec du physique, et puis mentalement, ça te fait extraire des sensations de toi, un peu comme si tu sortais ta batterie. La balle que tu gagnes, c'est une soufflerie qui gonfle ton

corps et ta tête. Tu passes de l'inquiétude à la maîtrise de toi, tu es dans l'abnégation. Il y a quelque chose que tous les joueurs ressentent, c'est le plaisir indicible dans le sens indescriptible... En fait, la colère des joueurs monte quand la sensation ne vient pas. Tu peux pas t'empêcher de vouloir prendre du plaisir à frapper les balles, tu comprends ça ? En plus, dans un club, tu pourras te trouver un petit copain. Pour certains, le tennis est le prétexte d'une convivialité. Et puis, c'est une discipline qui nettoie. Pour bien jouer, tu effaces tous tes soucis de la journée, tu n'as pas le choix, tu ne peux pas faire les deux, penser à autre chose et jouer, donc ça te fait lâcher les problèmes mais après, quand tu arrêtes de jouer, la pensée revient, sauf que le problème a été pasteurisé. C'est toujours gonflé, mais moins boursoufflé. Et puis parfois tu t'y crois complètement, tu as l'impression d'être Federer. En fait, le tennis peut te correspondre parce que ça fait revivre des trucs très enfantins, même des peurs, dans un espace cadré.

Oui, je te parle de cadre souvent, très souvent, trop souvent à ton goût peut-être, mais tu ne vas quand même pas me demander pourquoi ! Tu as vu l'état de ta chambre ? Il y a quoi sur ton lit, là ? Un manuel pour tuer les ours en cas d'attaque, un hérisson en peluche, un bonnet péruvien, une bouilloire, des exercices de maths, une loupe, des framboises, un brumisateur, des pinces à linge. Mais comment tu fais pour respirer Inès ?

Je veux faire de l'apnée. J'en ai déjà fait neuf mois dans ton ventre, je sais faire. Je saurai. Je veux pas un sport pour me défouler, mais pour me retirer du monde. Je ne suis pas aquatique, mais j'ai envie de l'être.

Écoute Inès, il faut que les choses changent, donc bouge tes fesses ! Fais du foot, du trampoline, de la poutre, du modern-jazz ! Ce que tu veux, mais fais quelque chose !

Je suis une meuf, je veux rouler du cul sans qu'on se foute de ma gueule, mettre mes seins en avant. Je dis pas que c'est un sport en soi de rouler du cul, mais l'eau ça te connecte à certaines choses. Sous l'eau, par exemple, je serai belle en photo, sans mes cuisses qui tombent avec la gravité sur la terre. Sous l'eau, c'est comme si on te dessinait au pinceau.

Sinon, on n'a pas pensé à tous les sports d'équipe. Le volley, c'est superbe. Le rugby féminin, bon, ce n'est pas ma tasse de thé, mais pourquoi pas. Tu nages comme un fer à repasser, donc je ne te parle pas de natation et puis merci les otites à répétition, les champignons entre les orteils et l'eczéma du cuir chevelu, mais qu'est-ce qui reste ? Tu ne vas pas me dire que dans tous ces choix rien ne t'attire ?

Quoi Inès ? Qu'est-ce que tu me chantes ? Tu voudrais nager sous l'eau ? Est-ce que tu as pensé à tes trompes d'Eustache ? Tu veux souffrir comme si on t'enfonçait un couteau dans la mâchoire ? Tu n'as vraiment pas plus pratique comme idée ? Trouve un sport qui te dope, te motive, et qui soit citadin. On vit

à Paris, merde Inès, tu fais exprès de me parler d'apnée et de plongée sous-marine ? Tu veux qu'on reparle de la fois où tu as failli te noyer en surf ? De la mer qui t'a littéralement gerbée sur le sable ?

Elle m'a déposée, la mer. Justement, quand je me suis noyée j'ai tout lâché, et je suis devenue comme une poupée de chiffon parce que mon corps s'est détendu, et plus je lâchais l'affaire en me disant c'est bon, je me noie, plus j'ai senti que je pouvais rester longtemps sous l'eau. Depuis, je veux tout faire à l'instinct comme un animal marin. J'ai l'impression d'être née comme ça.

Fais du skateboard, ça ressemble au surf mais au moins tu ne te noieras pas. Mademoiselle Gématrouille, je t'appelais quand tu étais petite ! Et maintenant ça veut plonger !

Je me suis renseignée sur Internet. Au début, dans la piscine, je ferai de l'apnée statique où je resterai le plus longtemps possible sous l'eau, et ce sera introspectif. Ça veut dire que ce sera une espèce de sieste que je négocierai avec mon mental en préparant mon esprit : je ferai croire à mon cerveau qu'il n'est pas sous l'eau et qu'il ne manque pas d'air. Je me visualiserai dans un paysage que j'aime et j'oublierai ma détresse d'air. J'ouvrirai les placards d'une maison où je suis bien, je détaillerai ce qu'il y a dedans.

Le skateboard, Inès, c'est culturel en plus. En faisant des figures, tu participes à l'architecture de la ville. Tu t'y intègres. Si tu fais une pirouette machin-truc à la Défense, les tours prennent une

autre allure, et ta figure aussi, même si tu la rates. Entre skateurs, on se donne plein de conseils en plus. Il y a un côté social pas négligeable. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'est un sport complet, mais ce sera sans doute mieux que rien. Et puis cet été, à la mer, on pourra t'inscrire à un stage de yoga. Au moins tu respireras. Ils en font plein dans la région. C'est bon pour la souplesse, la posture, la féminité. Tu en penses quoi du yoga ?

Cet été, je partirai avec un zodiaque faire du poids constant : une bouée sur l'eau, une corde vers le fond, et je descendrai le long de la corde avec mes palmes. Je ferai connaissance avec la poussée d'Archimède. Je veux me faire attraper par la sensation de bien-être. C'est une expérience spatiale, l'apnée, tu voles, tu es sous la surface, entre rien et rien, tu as des appuis sur une molécule qui s'efface, tu es dans un monde doux. Sur terre, je suis pataude, alors sous l'eau, chaque fois que je tomberai, je ne me cognerai nulle part.

C'est quand même grave de ne jamais t'intéresser à ce qu'on te dit. Tu passes tes soirs et tes week-ends à prendre des bains. Et quand j'essaie de t'élever, tu regardes dehors. Mais va te promener ! Prends un vélo ! Ou des rollers, mais fais quelque chose ! Et puis réponds, je ne sais pas, parle, la conversation est ouverte. Je fais ce que m'a recommandé ton psy, je suis dans l'échange avec toi, même si pour le moment c'est plutôt moi qui donne. Il est marrant lui, il faut que je t'entende, eh ben exprime-toi alors !

Il y a trop de relief dans le monde qui m'entoure, alors que sous l'eau la pression m'enserme, c'est une étreinte invisible, affectueuse. Quand je quitterai la zone sympa, c'est-à-dire quand j'irai plus profond, la pression me broiera. Cette souffrance dans le fond de l'eau froide, c'est mortifère, et moi je chercherai plutôt la notion de plaisir alors je remonterai un peu, dans la bonne zone. J'ai compris les nuances. Ce sera une activité refuge où je serai hors du monde, mais pas de la vie. J'aurai mes instincts d'animaux décuplés parce que quand je couperai mon réflexe respiratoire, je serai entre la vie et la mort.

Arrête ! Tu fais quoi, là ? Tu retiens ta respiration ? Si ! Dis pas non, je t'ai vue ! Tu recommences ! Arrête avec l'apnée, je vais m'énerver. Si ça se trouve, tu sais même pas l'orthographe. Ton truc à la Fureur de vivre là, c'est malsain. Normal que ça t'attire, t'as l'âge con, mais c'est non. Je ne sais pas ce que tu as avec le fond mais rassure-toi, tu l'as touché. Donc, je coche quoi comme sport ? Tennis ? Escalade, Trampoline ? Quoi ? Ton corps, c'est un vaisseau spatial ? C'est ça que tu marmonnes Inès ? Et ton cerveau, c'est une grosse algue ! Tu m'insupportes Inès, je veux bien tout faire pour toi mais là j'en ai marre, donc reste dans ta torpeur avec tes branchies refoulées, tu me saoules.

Oui Maman, mon corps, c'est un vaisseau spatial. À terre, avec des humains ventripotents comme des saucissons à lunettes, c'est pas fluide, mais dès que je m'enfonce dans l'eau, je me retrouve avec des poissons,

sauf que, quand c'est moche et bizarre, sous l'eau, c'est pas comme les humains sur terre, c'est drôle, et on dirait un dessin animé, une autre planète !

Redescends sur terre Inès, j'en peux plus. Tu n'as aucune imagination. C'est ça, ne te gêne pas, va te faire couler un bain pendant que je te parle...

Il y a un côté avatar sous l'eau, en plus tu voles en 3D et tu tournes en l'air comme un cosmonaute. Là où tu as raison, Maman, c'est que j'aurai jamais la tune pour aller sur la lune, donc je veux aller sous l'eau. Les couleurs sont belles, c'est presque religieux quand ça fait des rayons qui dansent. Quand je serai apnéiste, j'aurai l'impression d'être dans une cathédrale, de traverser une voie lactée de poissons. Dès que je descends, même dans la baignoire, je me sens comme dans de l'huile, je ressemble à une loutre. L'état physique de l'eau change autour de moi en fonction de mon état émotionnel. Je l'ai lu ! Et puis je vais adorer les poulpes. Le silence, la paix, c'est le monde étrange des mangas et des fées, mais c'est réel. Dans ce monde-là, mon corps est beau et sensuel. L'eau m'apprend à me poser, à danser. C'est un cocon pour mes complexes. C'est pas une question de poumon ni d'être nageur, c'est une question de calme. Alors laisse-moi m'entraîner, je ne te réponds pas parce que tu ne m'entendrais pas, je suis au fond, j'étire mes bords.

Tu devrais venir... La commissure de tes lèvres remonterait. Quand tu me parlerais, Maman, ta bouche ne tomberait plus de chaque côté, elle se lisserait, comme tes yeux, tout tendrait vers le haut, comme si tu me souriais.



Jean-Christophe Tixier

GINO

Les applaudissements et les encouragements envahissent l'espace, donnant encore un peu plus de solennité au moment. Dans mes veines, mon sang se mêle d'adrénaline, en un torrent furieux. Je fais un pas en direction du plongeur. Face à moi s'étire le bassin de cinquante mètres. J'accroche mon regard à ma ligne d'eau dont la surface est parfaitement plane.

100 mètres nage libre ! À dix-sept ans, je compte réaliser mon meilleur chrono. Aller au-delà de mes possibilités. Les dépasser.

J'ajuste mes lunettes, mon bonnet de bain, souffle plusieurs fois en secouant mes bras pour les détendre. Quand je grimpe sur le plongeur, je n'entends plus les cris ni les applaudissements, ne sens plus la légère odeur de chlore qui émane du bassin. Toutes mes forces sont concentrées en un point, sorte de particule d'énergie pure qui ne demande qu'à jaillir.

Je jette un œil à la tribune, aperçois mon grand-père qui regarde fixement devant lui. À côté, il y a mes parents, deux oncles et une ribambelle de cousins.

Une fraction de seconde, je me demande ce que ressent mon grand-père. Gino, comme on l'a toujours appelé.

L'instant d'après, je me reconcentre sur ma course, visualise mon point d'impact, me projette dans les premiers mètres que je parcourrai sous l'eau avant de regagner la surface pour reprendre mon souffle et enchaîner les mouvements.

Devant l'imminence du départ, je tends mes bras au-dessus de ma tête, fléchis mes jambes, bande tous mes muscles pour prendre la meilleure impulsion. L'impulsion. Le moment décisif où une course de natation peut se perdre... avant même d'avoir touché l'eau.

Au signal du départ, je prends une profonde inspiration, pousse sur mes jambes, m'envole, voudrais que cet instant dure toujours. Être un oiseau, avant de devenir un poisson à la silhouette profilée qui fendra l'eau de toute sa puissance. Le corps parfaitement gainé, je perce la surface, me laisse emporter par la vitesse, avec l'impression de goûter à un univers parallèle.

J'ondule pour me propulser vers l'avant. Conquérir encore quelques mètres en glissant dans l'eau. Profiter de cette sensation grisante, presque enivrante procurée par l'isolement sensoriel. Un détachement libérateur du monde extérieur, qui contraste tant avec mes peurs enfantines de l'eau. Des flashes crépitent soudain dans mon cerveau. Des images fugaces qui me semblent à la fois si proches et si lointaines. Une bouée rouge autour de ma taille. La peur qui s'emparait de moi quand je me détachais

du bord de la piscine. L'impression de suffoquer. La certitude de mourir noyé.

Je me souviens des mots doux et patients de Gino, de ses mains qui me tenaient, de ses bras puissants auxquels je m'accrochais. Avec lui, ma peur de l'eau refluit. Jamais, il n'a élevé le ton. Jamais, il ne m'a forcé. Mes progrès, je les dois à sa voix posée et à ses gestes sûrs. Chaque centimètre qui m'éloignait du bord était une victoire. Je voyais bien la déception dans son regard, où tout du moins une incompréhension profonde. Mais jamais, il n'a prononcé un mot en ce sens.

Après quelques essais, il me reposait sur le bord, puis plongeait pour disparaître sous l'eau et n'émerger qu'à l'autre bout du bassin. Tout paraissait si facile. À croire que nous n'étions pas constitués pareil. Moi, le petit animal terrestre et peureux. Lui, le dauphin enthousiaste.

Alors que mes poumons réclament de respirer, je gagne encore un mètre. L'envie de vivre encore un peu cette connexion aux éléments, de profiter de cet instant de légèreté. Le besoin de relever le défi mental et physique. Plus loin. Plus fort. Pour Gino.

Puis vient le moment de regagner la surface, sorte de frontière avec le monde extérieur. Dès que je passe la tête hors de l'eau, je suis envahi par les cris et les sifflets qui secouent le complexe sportif. La lumière plus vive m'agresse presque. J'emplis mes poumons, replonge la tête, allonge un bras devant moi, prends appui sur l'eau, ramène ma main sous mon ventre alors que l'autre n'est que flèche devant moi. Quatre

mouvements, avant de relever de nouveau la tête pour inspirer, puis je replonge dans l'eau.

Craignant que Gino se lasse, j'ai pris sur moi, dominé ma peur. J'ai exécuté les mouvements qu'il m'indiquait, avec l'impression de n'être qu'une grenouille maladroite. À force de volonté et de répétitions, mes mouvements sont devenus plus fluides. Gino se positionnait de l'autre côté du bassin, dans la largeur, à l'endroit le moins profond, et m'encourageait. La première fois où j'ai réussi à l'y rejoindre, nous avons célébré cette victoire d'un éclatant cri commun. Du plat de nos mains, nous avons frappé la surface de l'eau. J'avais l'impression d'être un champion. Là, il a commencé à dégonfler un peu ma bouée. J'étais fier, affichais un large sourire mais, tout au fond de moi, il y avait toujours la peur, qui rongeaient mes forces et raidissait mes muscles.

L'eau qui ruisselle sur mes lunettes à chaque fois que je sors la tête de l'eau rend toutes les images floues. Ceux qui me supportent ne sont plus que silhouettes. Parmi elles, une concentre toute mon attention. Celle de Gino. L'instant ne dure qu'une fraction de seconde. Le temps d'emplir mes poumons. Une fois dans l'eau, le crépitement des bulles se substitue aux cris et aux applaudissements. Une infinité de bulles, qui exploseront bientôt à la surface dans mon sillage, donnant aux observateurs les plus avertis des renseignements sur la vitesse et l'efficacité de ma nage. Quand un nageur crée des bulles plus petites et plus serrées, cela indique une meilleure hydrodynamique et une technique

plus fluide, m'expliquait Gino depuis le bord du bassin, quand il m'emmenait observer des champs.

Cette bouée rouge est longtemps restée autour de ma taille. Même quand, constatant mes progrès, Gino l'avait totalement vidée de son air. J'étais sans doute ridicule avec ce ruban de plastique rouge et flasque autour de ma taille. Mais rien n'y a fait. J'avais toujours aussi peur de l'eau.

On arrête la piscine, m'a dit Gino en me ramenant à la maison.

Tout un monde s'effondrait autour de moi. Il renonçait. J'aurais aimé avoir la force de le retenir, de lui promettre que je ne porterai plus jamais cette bouée, que je me jetterai à l'eau en sautant depuis le bord. Mais la peur de me retrouver sous la surface de l'eau, dans ce milieu que je considérais comme hostile, a été la plus forte, et a étouffé mes mots.

Je jette un rapide coup d'œil aux lignes d'eau de part et d'autre de la mienne, sans la présence des autres nageurs à ma hauteur. Je guette les remous et les turbulences que génèrent leurs mouvements. Je suis encore dans la course. Devant moi à une quinzaine de mètres, se dessine le mur.

Gino m'a conduit dans la salle de bains, a tourné le verrou pour être certain que personne ne viendrait nous déranger. Là, il a rempli le lavabo d'eau froide, m'a demandé de mettre mes lunettes de plongée. Tu dois apprendre à respirer, et surtout à contrôler ta peur. Je l'ai regardé inspirer, puis se pencher, plonger son

visage dans l'eau, et souffler doucement. Quand ses poumons ont été vides, il s'est simplement redressé puis, le visage ruisselant, il m'a souri. À ton tour.

À la première tentative, j'étais si contracté que j'ai vidé mes poumons en trois secondes. Mais chaque nouvel essai m'amenait plus loin, jusqu'à tenir une minute, sans la moindre tension liée à la peur.

Ce sera notre secret, m'a-t-il glissé en quittant la salle de bains. Personne ne saura jamais que tu as appris à nager dans un lavabo. Puis il a ri. Et moi aussi.

Nous sommes alors retournés à la piscine. Là où j'avais pied, il m'a fait renouveler l'exercice. Plusieurs fois, jusqu'à ce que je me sente à l'aise. Puis il m'a demandé d'enchaîner les mouvements de brasse, comme je le faisais avant, puis une nouvelle fois en mettant la tête sous l'eau. Après trois mouvements, emporté par l'enthousiasme, j'ai inspiré trop tôt et j'ai bu la tasse. J'ai toussé, craché, mais cela n'a pas entamé ma détermination. Je venais de goûter à des sensations nouvelles, me sentant presque comme un explorateur qui découvre un nouveau monde. Aussi, j'y suis retourné et, très vite, j'ai réussi à traverser le bassin en apnée. Dans la largeur, puis la longueur.

À l'approche du mur, j'accélère un peu pour maximiser ma vitesse, replie mes jambes contre mon torse, profite de mon élan pour pivoter et me retourner sous l'eau. De mes pieds, je pousse avec vigueur contre le mur, tends mes bras vers l'avant, aligne ma tête dans le prolongement de ma colonne vertébrale pour fuseler

mon corps en créant une ligne parfaitement droite de mes mains jointes à mes orteils. Et là, je glisse.

Gino vivait seul depuis le décès prématuré de ma grand-mère, bien avant ma naissance. D'elle, il parlait peu. Mais sa photo sur le buffet était toujours accompagnée d'une fleur fraîche, qu'il remplaçait dès qu'elle commençait à faner. Ma grand-mère n'était pas un sujet. Juste un élément de sa vie passée.

Dès que mon emploi du temps me le permettait, je passais le voir, lui racontais mes cours et mes découvertes, partageais mes doutes, mes peurs, mais aussi mes rêves. Il était mon phare. Mon confident.

Un jour que je lui parlais de mon prochain voyage en Irlande, je l'ai vu sourire, puis un voile plus sombre a traversé son regard. Il a ensuite hoché la tête, m'a alors parlé du cabanon qu'il était en train de fabriquer pour ranger tout son matériel de jardin.

À mon retour de Dublin, le cabanon était terminé. Il m'a écouté raconter mon voyage, puis il s'est levé en silence, s'est approché de l'armoire de son salon, a tendu une main pour l'ouvrir, puis a stoppé son geste. Il est resté un moment immobile, presque absent.

– Ça va ?

Comme il ne m'a pas répondu, je me suis précipité vers lui. Quand j'ai pris ses mains dans les miennes, il a eu l'air d'émerger des profondeurs.

– Ça va ? ai-je renouvelé.

Avec sa voix posée et si rassurante, il a paru s'étonner de ma question.

Après avoir glissé un moment, je commence à battre rapidement des jambes pour gagner encore en vitesse et reprendre la nage. Après quelques secondes, j'effectue une nouvelle prise de bras et enchaîne les mouvements. Quatre. Respiration. De nouveau quatre. Respiration. Je ne regarde plus autour de moi, ignore le monde quand je mets la tête hors de l'eau. Avancer. Ne pas faiblir. Il n'y a plus que ça qui compte.

Les absences de Gino se sont multipliées. Des instants qui sont devenus des minutes, où il était dans un ailleurs inaccessible. Puis le diagnostic est tombé. Alzheimer. Bientôt, son état a nécessité un placement dans un institut spécialisé. C'est en triant ses affaires que, dans l'armoire du salon, je suis tombé sur une boîte en bois qui contenait son secret. Un secret dont il n'a jamais parlé à personne. Il y avait un article, dans lequel j'ai découvert le passé de nageur de Gino. Dublin, cinquante-deux ans plus tôt. Sa spécialité était le 4 fois 100 mètres nage libre, dont il avait plusieurs fois battu le record de France. Mais ce jour-là, en finale, il lui a manqué deux centièmes pour faire partie des trois qualifiés pour les J.O. Deux centièmes. Sur une course aussi longue et exigeante. Il n'a pas été repêché. N'a pas participé aux J.O.

Je tire sur mes bras, ignore la douleur qui irradie mon bras, mon dos et ma cuisse gauche. Ma respiration est plus difficile, et mon rythme cardiaque est dans le rouge. Mais c'est sans doute le prix à payer pour

gratter un centième, et peut-être un second. Gino. Gino. Gino. Son prénom rythme mes mouvements.

Puis c'est la libération avec l'annonce de ma place de second, saluée par les hurlements et les applaudissements de tous mes proches. Avec mes deux adversaires qui monteront avec moi sur le podium, nous nous congratulons longuement, alors que dans nos veines reflue lentement le flot bienfaiteur d'adrénaline.

J'imagine la frustration de Gino. L'impact émotionnel, qui a amplifié chaque douleur, intensifié chaque contracture.

C'est en tapant son nom dans un moteur de recherche que j'ai trouvé les pièces manquantes du puzzle. La mention de sa dépression, qui l'a définitivement éloigné des bassins. « La fin d'une carrière prometteuse », commentait un journaliste sportif. Quelques années plus tard il s'est marié, a eu ma mère puis mes oncles, à qui il n'a rien dit non plus. Gino et son secret.

En redescendant du podium, je me dirige vers lui, me penche et lui passe ma médaille autour du cou. Je ne sais pas s'il me reconnaît, mais il sourit. Et cela me suffit.

Il ne saura jamais que cette course à laquelle je viens de participer n'est qu'une mise en scène, montée avec le club de natation. Je ne serai jamais un champion. Simplement celui à qui Gino a appris à nager et à dépasser sa peur panique de l'eau.

Merci Gino.

Et pour aller plus loin, quelques idées récentes de lecture autour du sport...

365 jours pour devenir des champions, Sophie Rigal-Goulard. Rageot.

Blossom, Louise Marsan et Éric Dodon. Dadocelem.

Cherche et trouve géant – Vive le sport !, Benjamin Bécue et Julie Mercier. Auzou.

Cours, Azari, cours, Jane Mitchell. Talents Hauts.

La Dernière Touche, Yan La Mau. Talents Hauts.

La Fille d'avril, Annelise Heurtier. Casterman jeunesse.

Le Feuilleton des Jeux d'Olympie, Murielle Szac et Olivier Balez. Bayard jeunesse.

Les Olympes – Huit destins exceptionnels de femmes qui ont transformé le monde du sport, Maïa Bami, Valentine Goby, Mathieu Palain, Sylvain Pattieu, Jennifer Richard, Caroline Solé, Carole Trébor et Jo Witek. Albin Michel Jeunesse.

Le courageux combat d'Alfred Nakache, nageur rescapé d'Auschwitz, Samir Senoussi et Kim Consigny. Bayard jeunesse.

Louvre Olympique, Daniel Soulié. Éditions courtes et longues.

Pierre de Coubertin, entre ombre et lumière, Didier Pagot et Xavier Bétaucourt. Steinkis.

Slam Dunk (star edition), Takehiko Inoue. Kana.

Surf surf surf, Pascale Moisset et Yves Vialard. Éditions courtes et longues.

Une fille en or, Philippe Nessmann. Flammarion jeunesse

Et retrouvez de nombreux autres conseils sur le site de Partir en Livre (www.partir-en-livre.fr).

Pour partager et retrouver ce recueil :



© CNL, 2024.

Avec le soutien du ministère de la Culture.

Ce projet a bénéficié d'une subvention de Paris 2024 dans le cadre de l'Olympiade Culturelle.

Direction d'ouvrage : Jennifer Thiault et Céline Neumager

Édition : Joséphine Lacasse

Direction artistique et illustrations : Caroline Keppy


Relecture, correction : Agnès Scicluna

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation strictement réservés pour tous pays.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.

Dépôt légal : avril 2024

Achevé d'imprimer en mars 2024 en France
par l'imprimerie Edgar sur du papier écoresponsable respectant l'environnement.





Le Centre national du livre et l'Olympiade Culturelle de Paris 2024 ont le plaisir de vous offrir ce recueil de nouvelles fêtant les 10 ans du festival Partir en Livre. Pour l'occasion, 10 autrices et auteurs emblématiques de la littérature jeunesse se sont prêtés au jeu de l'écriture de 10 textes inédits autour du sport. Réveiller des vocations, rassurer les phobiques, faire rire, réfléchir, pleurer et même se projeter dans des futurs plus ou moins lointains, ouvrez-le et laissez-vous captiver !

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

Illustrations de **Caroline Kepky**

À partir de 12 ans

Ne peut être vendu



9 782959 158506